

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Histoire documentaire de l'Arménie des âges du paganisme

(1410 av. -305 apr. J.-C.) ; précédée de questions ethnographiques,
linguistiques et archéologiques et suivie de la mythologie
ourarto-arménienne

Sandalgian, Joseph

Rome, 1917

Seconde Partie. Histoire d'Arménie - Ages Préhistorique

SECONDE PARTIE

HISTOIRE D'ARMÉNIE — AGES PRÉHISTORIQUES

CHAPITRE I^{er}.

LE JARDIN D'ÉDEN

S'il est une question très longtemps discutée et qui n'ait point réuni les avis des savants sur toutes ses parties, c'est assurément celle du jardin d'Éden. Nous nous croyons obligé d'en parler ici d'une façon succincte et de mentionner ce qui obtient les votes de la plus grande partie des exégètes et érudits modernes, d'autant plus qu'ils sont en partie donnés en faveur de l'Arménie.

Au sein de plusieurs nations anciennes il existait une tradition enrichie de couleurs plus ou moins brillantes, d'après laquelle le premier couple humain, exempt de toute douleur, jouissait d'un parfait bonheur dans un jardin féerique. L'écrivain sacré de la Bible (*Genèse*, II, 8, 10-14) nous indique la direction et les limites de ce jardin lorsqu'il dit : « ⁸ Et Yahveh Élohim planta un jardin dans Éden, du côté de l'Orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé... ¹⁰ Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et de là il se divisait pour former quatre bras. ¹¹ Le nom de l'un est Pîschôn; c'est celui qui entoure toute la terre de Havilâh, où se trouve l'or. ¹² Et l'or de cette terre est bon; c'est que l'on y trouve aussi le bedolah et la pierre shoham ¹). ¹³ Et le nom du second fleuve est Gihôn; c'est celui qui entoure toute la terre de Kousch. ¹⁴ Et le nom du troisième

¹ Onyx.

fleuve est Hid-Deqel ¹); *c'est* celui qui coule en avant d'Aschour. Et le quatrième fleuve *est* le Phrâth » ²).

Comme nous l'avons déjà fait entendre, sur le site du jardin d'Éden les avis des exégètes se partagent. Les uns le placent en Judée, les autres en Chaldée; il y en a qui le voient en Arménie; il y en a aussi qui lui assignent l'espace de terre très vaste qui des limites orientales de l'Éran et des Indes s'étend jusqu'à l'Euphrate.

Les limites de notre tâche ne nous permettant pas d'entrer dans l'examen détaillé de cette question hérissée de très nombreuses difficultés, nous prendrons ici en considération le seul point originel et fondamental, par lequel nous serons convaincu que lorsque l'auteur de la *Genèse* se sert des mots « du côté de l'Orient », par cela même il nous fait entendre clairement et promptement que le jardin d'Éden ne se trouvait pas, du moins dans son ensemble, dans les trois autres points cardinaux de la terre. Aujourd'hui un exégète n'oserait point affirmer que le jardin d'Éden était planté en Judée, en Babylonie ou en Egypte. Quant à l'Arménie, comme les écrivains sacrés des Hébreux résidaient en Judée, le premier de ces deux pays par rapport au second était situé, à n'en pas douter, au septentrion. Lorsque Ézéchiél (XXXVIII, 6) dit: « maison de Thogarma des contrées du nord » et nous indique par là l'Arménie, il nous met en même temps en garde de confondre les contrées septentrionales avec l'Orient.

L'Orient, par rapport à la Judée, c'étaient la Babylonie et les contrées situées au delà de ce pays. Quant aux quatre fleuves, l'ordre, dans lequel ils sont mentionnés, nous démontre clairement que le quatrième formait, du côté de l'Occident, la limite du jardin planté par Yahveh. Le troisième était à l'est du quatrième, comme il l'est réellement. Avec ces deux jalons ou guides, la Babylonie et l'Assyrie s'ouvrent devant nous sans que l'Arménie en soit tout à fait exclue, dont une grande partie est arrosée par ces deux fleuves, et, qui plus est, dont la situation, tout en étant septentrionale, ne laisse pas d'être pratiquement en rapport avec les contrées orientales, où devaient certes se trouver les sources des deux derniers fleuves édéniques.

¹ Le Tigre. ² L'Euphrate.

Bien que nous ayons maintenant à décider sur les noms mystérieux du second et du premier des quatre fleuves susmentionnés, si ces noms sont perdus pour nous, ils ne nous empêcheront pas de saisir la pensée de l'auteur sacré. L'opposé de l'ordre qu'il a mis dans la nomenclature des fleuves, nous mène vers l'Éran. Si, d'après l'avis de quelques savants, on voulait identifier le troisième fleuve, le Gihôn, avec le « fleuve Arahtî » entre l'Euphrate et le Tigre, mentionné par les Assyriens et qui portait le nom accadien Gouhan(n. ?)a-DJ' ¹), notre marche en avant doit cesser là; et, qui plus est, il en entrerait une confusion dans l'énumération successive des quatre fleuves. Comme nous l'avons déjà dit, leur ordre court indubitablement de l'orient vers l'occident. Ainsi, en cherchant le Gihôn plus à l'est, il faut l'identifier au Gange, dont les proportions s'accordent aisément avec celles de l'Euphrate et du Tigre. De la sorte, le pays de Kousch arrosé par le Gihôn devait être le vaste pays des Indes avant l'arrivée des Aryas sanscrits dans ce pays. Les races anaryennes des Indes, qui jusqu'ici existent en grand nombre, peuvent bien être considérées comme l'antique nation de Kousch.

C'est une pensée très raisonnable par laquelle le premier fleuve édénique, le Pischôn, est identifié à l'Oxus (*Amou-Daria*) d'autant plus que le bedolah, une gomme odoriférante, était un produit principalement des pays d'Éran ²).

La direction et le site du jardin d'Éden compris de cette façon, la part que l'Arménie est en droit d'y réclamer est assez considérable. Dans la pensée de l'auteur de la *Genèse*, l'Arménie avait contribué aux desseins de Dieu pour la formation de la partie nord-ouest du jardin d'Éden par ses deux grands fleuves méridionaux ³) et, à tout le moins, par la moitié de son étendue ⁴).

¹ Voy. Eb. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 2^e édit., Giessen, 1883, p. 31. ² Ceux qui désirent étudier à fond la question des quatre fleuves édéniques, doivent recourir au 1^{er} tome de l'ouvrage de Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, où l'auteur les décrit d'une façon admirable et captive l'esprit du lecteur. ³ Les inscriptions cunéiformes assyriennes ne connaissent qu'un Euphrate, le « Pourattou », c'est-à-dire l'Euphrate oriental ou méridional, le *Mourad-Sou* moderne. Il aura été de même chez les Hébreux. ⁴ Voy. ici Philon l'hébreux, *Premier discours*, XII.

CHAPITRE II.

LE DÉLUGE ET LES MONTAGNES DE L'ARMÉNIE SUR LESQUELLES S'ARRÊTA L'ARCHE DE NOÉ

Dans la haute antiquité un grand nombre de peuples civilisés gardaient dans leur sein la tradition du déluge de même que celle du jardin des délices immortelles. Certains peuples localisaient dans leurs propres pays la montagne qui avait sauvé du cataclysme certains représentants du genre humain frappé du dernier malheur. Laissant de côté leur manière de voir exclusive, nous parlerons ici de la tradition du déluge rapportée par certains auteurs étrangers, tradition qui avait cours au sein de leurs propres nations et dans laquelle jouent un grand rôle certaines montagnes de l'Arménie. Nous parlerons en même temps de la double tradition qui, avant comme après la conversion des Arméniens au christianisme, devait exister parmi eux par rapport à la montagne qui avait reçu l'arche sacrée. — D'après l'ordre chronologique, ces dernières traditions sont chaldéenne, hébraïque et arménienne.

La tradition chaldéenne avait deux écoles; l'une, probablement la plus ancienne et datant des temps des Soumériens¹), fait descendre, avec son vaisseau, Hasisadra² (Xisouthros, Sisi-thros), le Noé babylonien, sur le mont Nizir, à l'est de l'Assyrie; l'autre était celle dont la bibliothèque avait donné les moyens à Bérose (florissant de 336 à 323 av. J.-C.) de composer son livre d'histoire de Chaldée à l'usage des Macédoniens, où était inséré le sujet qui nous occupe. Bien que l'ouvrage du célèbre Chaldéen ne nous soit pas parvenu, toutefois Alexandre Polyhistor, un écrivain grec qui florissait env. 80-60 av. J.-C. et copiait Bérose, nous dit de lui qu'il avait écrit sur le déluge de la ma-

¹ Dans la haute antiquité le bassin de l'Euphrate inférieur était habité par une nation considérée comme touranienne, dont une partie, les Accadiens, habitait le nord, et l'autre partie, les Soumériens, occupait le sud du bassin susmentionné. ² Le nom de Hasis-Adra se traduit 'qui-honore le dieu Soleil'.

nière suivante : « Xisouthros... construisit un navire... et s'y embarqua avec ses parents et ses amis. Le déluge étant survenu et bientôt décroissant,... Xisouthros comprit que la terre était découverte; il pratiqua une ouverture dans un endroit du toit du navire, et vit que celui-ci s'était arrêté sur une montagne. Il descendit du navire avec sa femme, sa fille et son pilote, adora la Terre, éleva un autel et y sacrifia aux dieux. Après cela, Xisouthros disparut avec ceux qui étaient descendus avec lui du navire. Quant à ceux qui sortirent ensuite du navire,... une voix leur arriva du ciel qui leur disait que... le pays où ils se trouvaient était l'Arménie... On dit que du vaisseau, qui s'était arrêté en Arménie, une petite partie subsiste encore dans les monts Gordyéens de l'Arménie; et quelques-uns en rapportent l'asphalte qu'ils ont râclé sur l'enduit du navire, dans le but de s'en servir pour repousser l'influence des maléfices » ¹). D'après un historien moderne, on a dernièrement découvert des amulettes babyloniennes de basses époques, faites d'un morceau de naphte, sur lequel sont gravés des mots talismaniques en caractères grecs ²). — Abydène, qui était peut-être contemporain d'Alexandre Polyhistor et qui copie presque l'histoire rédigée par Bérose, dit qu'à Xisouthros, roi des Babyloniens, « Cronos annonça que... il y aura de fortes pluies. Et il lui ordonna qu'on cachât tous les livres dans la ville du Soleil à Sippara ³). Sisitros, ayant accompli cette prescription, lorsque monté sur le vaisseau il s'éloignait du lieu où il se trouvait et naviguait vers l'Arménie, il comprenait aussitôt tout ce qui devait s'accomplir de la part de Dieu... Et le vaisseau, étant arrivé en Arménie, s'asseyait. Ses bois devenaient comme préservatifs (contre les maléfices) aux habitants de ce pays ⁴). — L'historien Josèphe (37-100 ? apr. J.-C.) en mentionnant Bérose dit (*Antiq. jud.*, I, III, 6): « Tous ceux qui ont écrit

¹ Eusèbe, *Chroniques*, édit. Auher, I^{re} partie, pp. 32-37. C. Müller-Mai, *Fragm. hist. gr.*, t. II, p. 502. Voy. encore Eusèbe, *Praeparatio evangelica*, IX, xi, 1-2, édit. Dindorf-Teubner. Cette traduction, comme aussi les suivantes, sont faites par nous sur les originaux d'Eusèbe. Voy. aussi Moïse de Khorène, I, 6 (en trois passages). ² Maspéro, *Histoire ancienne des peuples d'Orient*, 4^e édit., p. 149, note. Fr. Lenormant, *Catalogue de la collection de M. le baron de Behr*, Ant. n^o 80.

³ Au sud-ouest et à proximité de Bagdad, la localité moderne appelée Abou-Habba. ⁴ Eusèbe, *Chroniques*, édit. Auher, I^{re} partie, pp. 48-50. Idem, *Praepar. evang.*, IX, XII, 3-5, où les paroles d'Abydène sont répétées.

les histoires des nations barbares, font mention de ce déluge et de l'arche; entre autres Bérose le chaldéen qui, en racontant le déluge, dit à peu près ceci: ' et on dit jusqu'à présent qu'une partie du vaisseau subsiste encore sur la montagne des Gordyéens en Arménie, et que quelques-uns, en en arrachant de l'asphalte, l'emportent avec eux. Ces gens en l'emportant s'en servent surtout pour repousser l'influence des maléfices'. Josèphe dit encore (*Contr. Apion.*, I, 19): « Or, ce Bérose, en suivant les histoires les plus anciennes, raconte, tout comme Moïse, le déluge et la perte des hommes qui y eut lieu; il écrit aussi de l'arche, dans laquelle Nôchos, le chef de notre race, se sauva et qui fut portée sur les sommets des montagnes des Arméniens ». Eusèbe, en faisant allusion à ce rapport de Josèphe, fait dire à l'historien juif: « Bérose même, en suivant les livres les plus anciens, écrivit sur le déluge..., dans lequel l'arche construite en forme d'une caisse... alla et s'arrêta sur les sommets des montagnes de l'Arménie »¹).

Tradition hébraïque. La *Genèse* (VIII, 4) porte: « Et l'arche s'arrêta... sur les montagnes d'Ararat ». L'écrivain sacré n'ignorait pas qu'Ararat, loin d'être une montagne, était un vaste pays appartenant à une nation étrangère. Comme l'on voit, il ne fait pas s'arrêter l'arche sur un mont, mais sur plusieurs montagnes; il ne mentionne pas, non plus, le nom ou les noms de ces montagnes. L'auteur de la *Genèse* ne faisait certes que mettre par écrit une tradition qui avait cours au sein de sa propre nation. A ce sujet le rapport de Josèphe prend une couleur particulière lorsqu'il dit (*Ant. jud.*, I, III, 5): « Les pluies ayant cessé de tomber,... lorsque l'arche s'arrêta sur un sommet de la montagne en Arménie, Noé s'en aperçut, ouvrit l'arche et, en en sortant avec ses fils, offrit des sacrifices à Dieu, et se régala avec les siens. Cet endroit est appelé Descente²) par les Arméniens; les indigènes montrent jusqu'à présent les débris de l'arche sauvée à cet endroit ». L'historien juif reproduit ici les paroles de Bérose et mentionne simplement les témoignages de quelques autres auteurs. — À défaut de la mention spéciale dans la Bible du mont qui ait pu recevoir l'arche sacrée, on

¹ Eusèbe, *Chron.*, édit. Aucher, I^{re} partie, pp. 62-63. ² Ou Débarquement, Ἀποβλήριον, ce qui rappelle le nom de la ville de *Nahicéüan* ' Première-descente '.

serait autorisé à penser que, lorsque Josèphe fait mention du lieu nommé Descente ou Débarquement, il indique très probablement la ville de Nahicéüan (ou Nahjâuan, Naxouanà), située à proximité du mont Masis (Ararat).

Tradition arménienne. Ni les monuments cunéiformes ourarço-arméniens, ni les premiers auteurs chrétiens de cette nation ne mentionnent qu'il ait existé, *depuis la haute antiquité*, au sein du peuple arménien une tradition proprement nationale au sujet du déluge et du vaisseau sauveteur. Cependant, en regard de ce silence nous avons les traditions babylonienne et hébraïque, comme aussi la mention des témoignages et les ouvrages de quelques écrivains étrangers, dont il résulte indirectement que, parmi les Arméniens des temps anciens on indiquait deux localités comme étant celles où l'arche de Noé s'était arrêtée; l'une, les monts Gordyéens de Bérose cité par Alexandre Polyhistor; d'après l'historien de la Chaldée, ces monts étaient situés en Arménie. D'après Josèphe (*Antiq. jud.*, I, III, 6), Bérose avait parlé d'un seul mont des Gordyéens, et celui-ci nous est indiqué par Faustus de Byzance qui l'appelle Sararat, comme nous verrons bientôt. Josèphe (*Ibid.*), après avoir reproduit les paroles de Bérose, y ajoute immédiatement: « Hiéronyme l'Égyptien aussi fait mention de ces choses, celui-là même qui a écrit l'histoire ancienne de la Phénicie; de même, Mnaséas et plusieurs autres. — Nicolas de Damas ¹⁾ aussi écrit sur ce sujet, dans son quatre-vingt-seizième livre, de la manière suivante: « En Arménie, au delà de Minyade ²⁾, il y a une grande montagne nommée Baris; on dit que lors du déluge grand nombre d'hommes s'étant réfugiés sur elle, s'étaient sauvés, et que quelqu'un, qui était dans l'arche, avait échoué sur le sommet de cette montagne; que, de plus, les débris des bois s'y conservèrent longtemps. Ce personnage était peut-être celui-là même, dont Moïse aussi, le législateur des Juifs, avait écrit » ³⁾. L'appellation de Baris touchant le mont Ararat, mentionnée par

¹ Env. 75-15 av. J.-C. ² La forme de ce nom doit être considérée comme la plus certaine; variante, Milyade. C'était le pays du petit royaume de Manas des inscr. cunéif. ourarç. et de Minni de la Bible; de la droite du cours moyen de l'Araxe il s'étendait vers le sud-est. ³ Voyez ces paroles de Nicolas de Damas citées aussi par Eusèbe dans sa *Praeparatio evangelica*, IX, xi, 4.

Nicolas de Damas, et celle de Bari ¹⁾ concernant un district qui touchait à cette montagne montrent clairement que les Arméniens de la haute antiquité avaient l'idée d'un déluge, dans lequel un patriarche quelconque et sa famille étaient sauvés dans un *bateau* qui, naturellement, s'était arrêté sur la plus haute montagne de leur pays. C'est sans doute avec cette idée qu'ils appelaient *Baris* le mont Ararat, puisque le mot commun *baris*, qui était devenu ensuite nom propre, en idiome urarto-grec et en langue hellénique signifie 'bateau, barque' ²⁾. Quant à l'appellation de Bari(s), donnée au district avoisinant le mont sauveur qui avait reçu le « bateau », rien d'étonnant que le nom du mont se fût étendu sur le territoire qui, le premier, avait reçu sur ses champs ceux qui étaient sortis du « bateau ». Ainsi, il est certain qu'une partie des Arméniens localisait la descente de l'arche de Noé sur le mont gordyéen Sararat, et l'autre sur le mont araxéen Masis (Ararat). Car, sans une tradition endémique, l'unanimité des auteurs susmentionnés resterait à peu près inexplicable.

Nous passons les traditions des autres nations qui ne concernent pas l'Arménie.

Quelques-uns des Pères de l'Église et certains écrivains ecclésiastiques désignent le nom de la montagne, sur laquelle l'arche de Noé s'était arrêtée; quelques-uns aussi font mention des montagnes de l'Arménie en général et de celles de la Gordyène en particulier comme un pays arménien. Lorsque saint Théophile, patriarche d'Antioche († env. 190), dit que « l'arche descendit sur une montagne d'Arabie » ³⁾, il entendait indubitablement, par ce nom propre, le district d'Arrapha ou Arbaħa des documents cunéiformes assyriens, le canton d'Arrhapachite de Ptolémée, c'est-à-dire l'ensemble de l'Albak du midi de la Basoropède et du Petit-Albak du nord de la Gordyène, mentionnés par les auteurs arméniens. L'ancienne version syriaque Peschito de la Bible appelle monts Gordyéens la montagne diluvienne. Saint Ephrem (320-379 apr. J.-C.) dit que « dans les pays des Gordyéens on montre jusqu'aujourd'hui les débris

¹⁾ Les Sémites en général et les Assyriens en particulier laissent généralement tomber la lettre -s et la syllabe -is finales dans les noms propres d'hommes et de choses aryens. ²⁾ L'original de ce dernier mot étant l'italien *bar-ca*, ce dernier doit être mis en rapport avec le mot grec βάρ-ις = *bari-s* 'bar-que'.

³⁾ St-Théoph. *Ad Anatolyicum*, III, c. 19.

de l'arche de Noé. Et si l'on recherche avec soin, je ne doute point qu'on ne découvre aussi les traces de l'autel, conséquence de l'arrêt de l'arche, au pied de la montagne où Noé habita en sortant d'elle et offrit des holocaustes au Seigneur Dieu en prenant d'entre les animaux purs et de leur graisse »¹). — Saint Jacques, évêque de Nisibe, vivait dans la première moitié du iv^e siècle; l'historien arménien Faustus de Byzance (III, 10) rapporte de lui que « Jacques partit de sa ville pour aller vers la montagne Sararat, parmi celles qui sont en Arménie, située sur les limites du domaine (royaume) d'Ararat, dans la province de la Gordyène . . . Arrivé sur la place, il s'adressa à Dieu avec un vif désir d'obtenir la possibilité de voir l'arche construite par Noé; car, pendant le déluge l'arche s'arrêta sur cette montagne . . . Or, tandis qu'il montait les endroits pierreux . . . du mont Sararat, lui aussi bien que ceux qui l'accompagnaient se sentirent fatigués . . . Il s'endormit donc près du sommet de la montagne; et l'ange de Dieu vint et lui dit: ' Jacques! Jacques! . . . le Seigneur accomplit ta demande: ce qui se trouve sur ton chevet est du bois de l'arche; il vient de là; je te l'ai apporté pour que tu ne la voies pas; car, telle est la volonté du Seigneur'. Jacques se mit debout avec une grande joie, . . . il vit la planche qui paraissait avoir été coupée, séparée et fendue parmi de grands bois par une hache. L'ayant prise, il rebroussa chemin . . . Toute la ville (de Nisibe) et les cantons . . . recevaient avec amour le présent qu'on leur avait apporté. Le bois de l'arche patriarcale de Noé est conservé jusqu'à ce jour chez eux, et on le fait voir à ceux qui y viennent pour le visiter ». — Ces paroles de Faustus de Byzance²) ont leur importance. Mais celles de Moïse de Khorène sont d'une importance encore plus grande lorsque dans l'histoire des saintes vierges Rhipsiméennes il dit que celles-ci et quelques prêtres « en marchant à travers la Gordyène et par le mont Soloû, furent atteints d'ophtalmie dans le canton des Bérkriens; lorsqu'ils se mirent à prier, deux sources d'eau y jaillirent . . ., qui, au nom de ces saintes femmes, donnent jusqu'à ce jour la guérison à tous ceux qui souffrent de la maladie des yeux. Cependant, les Syriens disent de ce mont que, lorsque les eaux du déluge diminuèrent, l'arche arriva

¹ St-Épiph. *Contra haereses*, livre I^{er}, *contra Nazarenos*, dans Migne, *Patrologia* etc., t. XLI, col. 260. ² Il écrivait vers l'an 430 apr. J.-C.

au sommet de la montagne, c'est-à-dire à celui de Sararat, et l'épave venant devant le vaisseau, l'arrêta; cette bourgade fut appelée Thēmnis, à savoir huit personnes sortirent de l'arche »¹). Eusèbe de Césarée écrit dans ses *Chroniques* ²): « Et l'Arche... s'arrêta sur les montagnes Arath ³). Ces montagnes sont situées dans l'Arménie supérieure, près de la Perse ». Saint Jean Chrysostôme (347-407 apr. J.-C.) (*Homélie VIII^e, sur la I^{re} épître aux Thessal.*) dit: « Croyez-vous que le déluge se fit réellement, ou bien ce qu'on en dit vous semble des paroles d'hommes aliénés d'esprit? Cependant, les montagnes, sur lesquelles l'arche s'arrêta, en font foi; je parle des montagnes de l'Arménie »⁴). Saint Jean Chrysostôme (*Homélie sur la Charité*) dit aussi: « Est-ce que les montagnes de l'Arménie, sur lesquelles l'arche s'arrêta, n'en font-elles foi? N'est-ce pas que ses débris s'y sont conservés jusqu'à ce jour pour nous en rafraîchir la mémoire? »⁵).

D'après saint Jérôme (331-420 apr. J.-C.) (*Commentaires en Isaïe*, XXXVII, 38), « Lorsque le déluge cessa, l'arche, dans laquelle Noé se trouva avec ses enfants, ne s'arrêta pas sur les montagnes de l'Arménie en général nommée Ararat, mais bien sur les plus hautes montagnes du Taurus, qui sont voisines des plaines d'Ararat ». De ceci il résulte que, dans la pensée de saint Jérôme, l'arche se serait arrêtée sur le mont Masis. Selon Jean d'Antioche, « quelques-uns ont écrit que l'arche s'arrêta sur les montagnes Ararat de l'Arménie, situées entre la Parthie et l'Arménie d'[A]diabène »⁶). Ici les mots: « les montagnes Ararat » mentionnées à côté du nom de l'Arménie, ne peuvent se rapporter qu'aux montagnes de la plaine d'Ararat; aussi bien, les mots précités nous indiquent certainement les deux monts Masiġ. De son côté, Isidore de Séville (570-636 apr. J.-C.) écrit: « Ararath, montagne de l'Arménie, sur laquelle, d'après le témoignage des historiens, l'arche s'arrêta. Depuis ce temps

¹ Œuvres complètes de Moïse de Khorène, Venise, 1865, pp. 300-301.

² Édit. Schoene, t. I, Appendice II, p. 46, ll. 23-24. ³ C'est-à-dire

Ararat. ⁴ *Opera S. Ioan. Chrysostomi*, édit. Montfaucon, Parisii, 1734, t. XI, p. 480, F. — *St-Jean Chrys.*, *Explications des épîtres de St-Paul* (traduction armén.), Venise, 1862, t. II, p. 452. ⁵ *Item*, édit. Montfaucon, 1724, t. VI, p. 296, E.

⁶ *Ioannis Antiocheni fragm.*, 2, 14, dans les *Fragm. hist. gr.* édit. Müller-Didot, 1885, p. 541.

jusqu'à ce jour on y voit des débris de ses planches »¹). D'après l'Africanus²), « l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Ararat, que nous savons appartenir à la Parthie, bien que quelques-uns disent qu'elles sont situées dans les Célènes de Phrygie ». Jean le Syncelle³) dit de son côté que « Dieu poussa l'arche de Noé sur le mont Ararat ». — Le mont al-Djoudi, mentionné dans le Coran (XI, 46), est situé dans la Gordyène⁴); à proximité de la ville moderne de Djéziré sur le haut Tigre, avec d'autres montagnes il sépare l'Arménie de la Mésopotamie. Mahomet fait débarquer Noé sur le mont susdit. L'empereur Héraclius (610-641 apr. J.-C.) y monta de Tsamanên pour voir la place où l'on prétendait que l'arche s'était arrêtée⁵). D'après Qazwîni, le géographe perse⁶), l'arche de Noé s'arrêta sur le mont Eljoudi; Noé y avait bâti un temple que les pèlerins du temps de Qazwîni continuaient de visiter; jusqu'à l'époque des Abbassides, les pièces de bois de l'arche subsistaient sur ledit mont (?!).

Pour ce qui concerne le peuple arménien, le témoignage de Nicolas de Damas nous donne clairement à entendre que, dans les âges du paganisme, une tradition existait dans le même peuple, d'après laquelle, tout en croyant à l'événement du déluge, il localisait sur le mont Masis l'endroit de l'arrêt de l'arche ou du vaisseau sauveteur. Si, du temps de l'auteur susmentionné, la plus haute montagne de l'Arménie portait le nom de Baris, qui était transformé en Hara-Barézâiti éranien, il ne sera pas dit que l'idée de l'arrêt de l'arche sur cette montagne doit être attribuée à un peuple éranien; car, les peuples d'Éran n'avaient aucune idée d'une arche ou d'un vaisseau diluvien⁷). — Quant aux premiers siècles du christianisme, la croyance de l'Église arménienne était que le mont diluvien était situé dans la Gordyène; il s'appelait Sararat, qui très probablement était

¹ Saint Isidore, évêque de Séville, *Etymologiae*, livre XIV, VIII, 5; voy. dans la collection de Migne, *Patrologia*, etc., t. LXXXII, col. 521. ² *Apud* Johan. Syncel., pp. 38, 22, B., édit. de Bonn, 1829. ³ Pp. 26, 15, C.

⁴ Fraehn, *Ibn Foszlân*, p. 54. Wahl, *Asien*, p. 818. Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, t. II, I^{re} Partie, p. 5. ⁵ Fr. Lenormant, *Ibid.*; voy. aussi El-Makin, I, 1, p. 14. ⁶ Traduction d'Éthé, t. I, 19, p. 320. ⁷ Les Arméniens disent que leurs ancêtres payens avaient établi un jour de fête pour solemniser le souvenir du déluge; la fête était nommée *Vardavar*, un mot que par le sanscrit j'interprète 'élévation ou croissance des eaux'. Comp. sert *vridh* (dans la conjug. parfois *vardhá...*) 's'élever, s'accroître', et *vâr* 'eau'.

l'al-Djoudi du Coran. On ne se tromperait peut-être pas en disant que le mont Soloḡ de Moïse de Khorène aussi n'était que ce même Sararat. Cependant, on serait en droit de se demander si cette dernière croyance était-elle originairement nationale arménienne, ou si elle n'était qu'une importation syrienne, faite dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Tout porte à croire que c'est cette seconde hypothèse qu'il faut adopter comme vraie, sauf toutefois le point principal que, à en croire Bérose lui-même, une partie des habitants de l'antique Arménie et les Gordyéens spécialement devaient croire à l'existence d'une montagne, située dans la Gordyène quand même, qui aurait reçu sur son sommet le vaisseau du père de la seconde humanité. Toutefois, nous voyons que du temps de Jean d'Érznkâÿ (1250-1326 apr. J.-C.), un écrivain arménien, c'était le grand mont Masis qui avait été le lieu d'arrêt de l'arche¹). Cette croyance continue encore dans toute la nation arménienne. — Les Pères de l'Église grecs et latins tiennent pour ce dernier mont, appelé par eux Ararat.

CHAPITRE III.

ÂIRYANA-VAÊĴA ET LES CONDITIONS DE CIVILISATION DES ARMÉNIENS PRIMITIFS

Parmi les branches du genre humain la plus notable est, sans contredit, celle que nous appelons aryenne ou indo-européenne. Au sujet de Japheth, le premier ancêtre patriarcal de cette grande famille, nous lisons dans la *Genèse* (IX, 27) que le fondateur de la seconde humanité a dit : « Dieu agrandira Japheth ».

Cependant, à l'époque où les descendants de ce dernier étaient en petit nombre et habitaient côte à côte dans un même endroit, quelles étaient les conditions de leur vie, et surtout quelle fut ou dut être leur résidence primitive? Certes, au début ces conditions ne pouvaient être brillantes; mais leur développement devait être en proportion avec l'accroissement des races

¹ Voy, *Soperk Hâÿkakank*, Venise, t. V, p. 124.

japhéthiques ou indo-européennes. Ces races, après leur séparation, devaient être : 1^o, *Les Aryens orientaux*, c'est-à-dire les Aryas-Sanscrits, les Aryas-Éraniens, les Arméniens, les Phrygiens, les Lyciens et les autres petits peuples aryens de l'Asie-Antérieure ; 2^o, *Les Aryens occidentaux*, à savoir les Hellènes, les Latins et les Celtes ; 3^o, *Les Aryens septentrionaux*, c'est-à-dire les Teutons, les Scandinaves et les Slaves. — Si bien réellement la bénédiction de l'auteur de la seconde humanité a produit ses effets merveilleux, c'est le lieu même de cette bénédiction patriarcale qui attire notre esprit et attention, c'est-à-dire ce lieu primitif où se trouvait le berceau de si nombreuses nations aryennes, et qui avait été leur séjour primitif. Ce séjour est appelé *Áiryana-Vacéja*, que nous pouvons interpréter en arménien classique par *Ar'ias'-Vijak* 'contrée des vaillants' ou plus sûrement *Éranêloš'-Vijak* 'contrée des bienheureux' ¹⁾ ; mais c'est cette seconde interprétation que nous considérons uniquement exacte et la seule vraie. Lesdites nations y séjournèrent tout d'abord, les unes formant un mélange complet, et les autres habitant près ou tout près de leur congénères. C'était ici et au milieu de ces nations que les premiers ancêtres des Arméniens avaient commencé à former et à mener leur vie civilisée.

Il faut donc que nous fassions dans ce milieu des recherches sur le premier état de civilisation de la nation arménienne alors en état de formation et que nous nous en rendions compte dans la mesure du possible. Aujourd'hui nous avons le moyen par lequel nous pouvons arriver à nous en faire une idée exacte quoique bien limitée. Ce moyen, c'est l'archéologie linguistique, ayant pour base la philologie comparée. Par celle-ci, les matériaux existant dans l'idiome des inscriptions cunéiformes ourartiques et dans l'arménien classique, qui sont communs aux

¹ La formule précitée est la pehlie de celle de l'ancien éranien *Áiryane-m Vacéjo*. La plupart des érudits considérant le premier de ces deux mots comme correspondant aux mots : arm. cl. *ar-ôr* 'charrue', gr. *'αρ-όω*, lat. *ar-o* 'labourer, cultiver', interprètent lesdites formules par 'contrée des agriculteurs', dans ce sens que les Aryas Éraniens et Sanscrits, dans le but de distinguer leur nationalité commune des nations touraniennes nomades, se seraient appelés 'agriculteurs ou cultivateurs', dont la condition était nécessairement sédentaire. Cependant, en fait de parallèle tant philologique que moral, la convenance et la probabilité se trouvent être d'un poids très léger. D'ailleurs, les formules éraniennes précitées désignent plutôt un lieu pareil à celui du paradis terrestre, où les hommes menaient une vie heureuse.

idiomes des nations aryennes susmentionnées, nous font connaître d'une façon sûre et certaine l'histoire de la culture ou des conditions de civilisation des fondateurs primitifs de la race aryo-arménienne. Il va sans dire que les mots, qui ne sont point empruntés et qui existent dans les dialectes arméniens aussi bien que dans une ou plusieurs langues aryennes, forment les restes de la langue-mère primitive que toutes les branches de la grande famille indo-européenne parlait d'une façon pour ainsi dire égale dans leur séjour primitif. Comme les mots de cette sorte jouissent de l'autorité philologico-historique, ils sont de véritables sources d'histoire. Cependant, il est à remarquer ici que le dialecte arménien des monuments cunéiformes nous fournit peu de choses en fait de pareils matériaux; quant à l'arménien classique, par ses évolutions dans l'antiquité et par la corruption phonétique très profonde qui dut y régner, les mêmes matériaux se trouvent grandement réduits jusqu'au début du v^e siècle de l'ère chrétienne, époque du commencement de la littérature classique.

Pour les ancêtres primitifs de la nation arménienne, nous devons admettre deux époques par rapport à l'Âiryana-Vaêja: l'une, la primitive et générale concernant tout le temps, dans lequel les anciens Arméniens se trouvaient en contact plus ou moins immédiat avec toutes les nations indo-européennes; l'autre, la seconde et particulière, lorsqu'ils avaient, dans l'Âiryana-Vaêja, des rapports moins stricts avec les nations susdites et vivaient avec les Grecs dans des conditions de relations immédiates d'une famille à part et dans des rapports absolument fraternels. C'est à cette seconde époque, qu'il faut dénommer arméno-grecque, qu'appartiennent tous les mots de l'arménien ourartique et de l'arménien classique, qui ont leurs correspondants exclusivement dans les dialectes grecs.

Nous nous limiterons à traiter ici des sujets principaux de l'histoire de culture morale et matérielle, que nous fournit la philologie comparée, autant que les limites de notre ouvrage nous le permettent.

1. *La famille*, qui est le fondement de toute société et de toute nation civilisée, réunissait toutes les conditions nécessaires chez les premiers ancêtres des autres Aryens aussi bien que des Arméniens dès les âges primitifs. Ceux qui la composaient, c'étaient:

le *hâyr* (père), sert *pitâr*, a. ér. *pitav*, gr. *πατήρ*, lat. *pater*, goth. *fadar*. — Le mot ourarto-arménien *arhi* date de l'époque arméno-grecque; il offre le sens de 'père' et a son équivalent dans le mot gr. *ἀρχή* 'commencement, fondement; domination, autorité'. C'est de ce nom et de ces qualités qu'on nommait et honorait le chef de famille, du moins dans une partie des Arméniens primitifs.

la *mâyr* (mère), sert *mâtav*, a. ér. *matar*, gr. *μήτηρ*, lat. *mater*, a. h. allem. *muotar*, a. sl. *mati*, angl. sax. *môder*.

la *môrrou* 'belle-mère = marâtre', gr. *μητρουζ*.

l'*ordi* (fils), ourart. *ourouda*, sert *putrá*, a. ér. *puthra*. — Arméno-grec ourart. *hînis*, a. ér. *hunu*, sert *sânú*, gr. *-γενής* 'né, * fils', sl. eccl. *synŭ*, angl. sax. *sunu* 'fils'. — ourart. *bedis*, gr. *παῖς*, gén. *παιδός* 'enfant, * fils'.

la *doustr* (fille), sert *duhitâr*, a. ér. *dughdhar*, gr. *θυγάτηρ*, goth. *daúhtar*, lith. *dukté*, a. sl. *dŭsti*, n. h. allem. *tochter*.

2. La parenté unissait avec ses doux liens les Arméniens dès la plus haute antiquité; ainsi, les suivants étaient connus parmi eux:

êlbâyr (frère), sert *bhrâtar*, a. ér. *bratar*; gr. *φρατήρ* [membre d'une même curie ou confrérie], et *ἀδελφός*, lat. *frater*, irl. *bráthir*, goth. *brôpar*, a. sl. *bratrŭ*.

koyr (sœur), sert *svâsar*, a. ér. *gañhar*, gr. *ἕσφ*¹), lat. *soror*, lith. *sesŭ*, goth. *svistar*, angl. sax. *sweoster*, *swuster*.

hâu (aïeul), lat. *avus*, (lat. *avia*, goth. *avô* 'aïeule'), lith. *avy'nas*, pruss. *avis*.

hani (aïeule), lat. *anus* 'vieille femme', a. h. allem. *ano*, *ana* 'aïeul, aïeule; les anciens'.

3. Le mariage légitime et les rapports provenant d'une telle union de l'homme et de la femme se montrent d'une façon manifeste dans la vie primitive. Les institutions dénotées par les mots suivants nous indiquent l'époque arméno-grecque: ourart. *sinivis* et gr. *σύνειρις* 'fiançailles'; ourart. *irmousis*, arm. cl. *amousn-outiun* 'mariage', gr. *ἀρμόζ-ω*, arm. cl. *amousn-a-nam* 'se marier'.

L'époux était aussi le chef; arm. cl. *pêt*, sert *pâti* 'seigneur, commandant; époux', a. ér. *paiti*, gr. *πῶσις*, lith. *pats* 'époux'.

¹ Voy. O. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2^e édit., pp. 537, 538.

*kin*¹) (femme, épouse) était la femme légitime qui donnait naissance à des enfants; tel était le sens propre de ce mot; scrt *gnâ*, a. ér. *ghena*, gr. *γυνή* et *βασί*, goth. *qinô*, a. sl. *žena*, pruss. *genno*.

Avec le mariage légitime on connaissait la bru, le beau-père, la belle-mère et le beau-frère. Les mots en arménien classique qui correspondent à ceux-ci, ont un ou plusieurs équivalents dans les autres langues indo-européennes; ils datent donc des âges primitifs aryens avec les idées qu'ils représentent.

4. Le grand nombre des membres d'une famille produisait différentes familles; c'est de l'ensemble de celles-ci que se formait le *tohm* (clan, maison), ourart. *toumes*; a. ér. *taohman* 'semence, souche, race'; gr. *δῆμος* 'peuple, tribu de peuple', paz. *tuhm* 'semence', *tuhma* 'origine, généalogie', pehl. *tohmak* 'semence, origine, race'.

L'ensemble de plusieurs clans formait la tribu que nous révèlent les mots suivants: ourart. *gouna*, *gounousa*, scrt *jana*, goth. *hunni* 'famille, race', arm. cl. *znoundkē* 'enfants, fils, *race', gr. *γένος*, lat. *genus*, *gens* 'maison, race, nation'. L'ensemble de tribus, qui tiraient leur origine d'un tel ou tel ancêtre patriarcal, était destiné à former la nation dans un avenir plus ou moins prochain.

5. *L'élève des bestiaux* semble avoir été la première occupation des Arméniens primitifs à l'exemple des autres nations aryennes. Ils élevaient des bestiaux pour satisfaire aux nombreux besoins de la vie. Les ancêtres primitifs des Arméniens, « riches en bétail » dans les temps inférieurs, n'étaient peut-être pas moins riches dans ce genre de biens. Le bétail consistait principalement en *aš* = *as* ourart. (cheval), animal si cher aux Arméniens de tous les âges et de toutes les époques, nommé en scrt *ācva*, a. ér. *aspa*, lith. *aszvā*; ourart. *ippous*, gr. *ἵππος*; comp. arm. cl. *as-pēt* 'chef de cavalerie'.

kov (vache), scrt *gô'*, a. ér. *gáo*, a. sl. *govędo*, a. h. allem. *chuo*, n. h. allem. *kuh*.

āyz (chèvre), scrt *ajá*, gr. *αἴξ*, lith. *azys*.

*hoz*²) (porc), ourart. *housous*, a. ér. *hû*, gr. *ὑς*, lat. *sus*, a. h. allem. *sû*, scrt *sû-karâ*, n. pers. *hoĥ*, angl. *hog*.

sag (oie), scrt *ham-sá*, afgh. *zâghah*, a. sl. *gasī*, n. h. allem. *gans*.

¹ Prononcez *kin(e)*. ² A prononcer *hoz(e)*.

cori (mulet); cet animal paraît avoir reçu ce nom à l'époque arméno-grecque; gr. οὐρεύς, ὀρεύς.

ês (âne), n. h. allem. *es-el*, angl. *ass*, lat. *as-inus*, trc *ês-êk*.

oult (chameau), ourart. *oultus*, scrt *ûstra*, a. ér. *ustra*, n. pers. *uštur*, krd. *hûster*.

šoun (chien), le fidèle compagnon de l'homme, gardien de son maître et du bétail de celui-ci, avait dans la famille arménienne sa place d'honneur; comp. scrt *çvân*, a. ér. *spâ*, gr. κῶν, lat. *canis*, goth. *hunds*, angl. sax. *hund*, lith. *szo*, irl. *cú*.

Il va sans dire que la liste des animaux domestiques ne s'arrêtait pas là; toutefois, comme nous avons dit plus haut, à cause du développement que l'arménien classique eut dans les basses époques et par la corruption phonétique qui s'y produisit sur une vaste échelle, nous sommes privés de moyens pour reconstruire et nous représenter entièrement l'ancien état de choses.

6. *L'agriculture* étant un art, on l'avait entreprise après l'élève des bestiaux. On avait donc:

arôr (charrue), gr. ἄροτρον, lat. *aratrum*, irl. *arathar*, lith. *ârklas*, a. sl. *oralo*. — On devait donc *labourer*; comp. arm. cl. *arôr-a-drêm*, gr. ἀρώω, lat. *arare*, irl. *airim*, lith. *ârti*, a. sl. *orati*.

Avec le commencement de la propriété particulière les Aryens eurent:

l'agarak (champ, terre labourable), gr. ἀγρός, lat. *ager*, goth. *akrs*.

le *sêrmin* (semence), gr. σπέρμα, lat. *semen*, a. h. allem. *samo*, a. pruss. *semen*.

Ceux-ci produisirent:

le *šorïan* (froment, blé), ourart. *houirus*, gr. πυρός, gr. syracus. σπυρός, lat. *fru-mentum*.

le *gari* (orge), gr. κριθή, lat. *hordeum*, a. h. allem. *gerste*.

l'art de 'moudre', arm. cl. *at-am*, gr. ἄλ-ω, goth. *malan*, lat. *mol-o*.

l'aliur (farine), gr. ἄλευρον.

le *haš* (pain), ourart. *ašis*, a. h. allem. *atz*; *ätzen* 'manger'; a. ér. *hahya-* 'froment'; scrt *aç* 'manger', *sasya* 'produits de champ'.

7. Les Aryens primitifs connaissaient le *feu*, ourart. *adarus*, arm. cl. *atr(agoyñ)* 'couleur de feu', a. ér. *âtare*, pehl. *atw-*, pers. *âdar*.

8. Dans la vie sociale il existait :

tér (seigneur), ourart. *éuris* ou *ehuris*, scrt *ásura*, a. ér. *ahura*¹), n. h. allem. *herr.*; ourart. *qiras*, gr. *κύριος*; lat. *herus* 'maître du logis'.

azat (libre, noble) ourart. *asaxis*, a. ér. *ázáta*, pehl. *ázát*, n. pers. *ázád*. — Le noble de naissance ou de famille est aussi appelé par l'ourart. *gounousis*, gr. *γενναίος*, lat. *generosus*.

9. *L'habitation* consistait principalement en *toun* (maison), scrt *dama*, gr. *δῶμος*, lat. *domus*, celt. *daimh*, sl. *domǔ*. Les maisons étaient munies de portes et avaient des étages.

Les localités, où les maisons se trouvaient bâties étaient appelées :

giut (village), ourart. *hous*, *housis*, scrt *viç*, a. ér. *vis*, a. pers. *v'ith*, lat. *vicus*, lith. *wiész*, a. sl. *visi*, goth. *veih*s, alb. *vise*.

(*katak* ville) = ourart. *boura* ou *poura*, scrt *púr*, gr. *πόλις*. Le caractère principal de la ville consistait en ce que, dans les âges aryens, elle était entourée de fossées ; le mot arm. cl. *por-ént* 'creuser' en fournit le sens étymologique²).

La ville principale était appelée en scrt *vá'stu*, gr. *ἄστυ* 'ville, capitale' ; comp. ourart. *astis* 'ville'.

De tout ceci il résulte que les ancêtres primitifs des nations aryennes, parmi lesquels ceux de la race arménienne, menaient, avant la séparation définitive des agglomérations ethniques, une vie sédentaire et fixe, et que ces peuples étaient plus ou moins civilisés ayant une organisation sociale assez respectable. Des métaux, tels que le fer, le cuivre et l'argent ne leur étaient pas inconnus.

10. Des *combats* et des *guerres* avaient lieu, dès la plus haute antiquité, parmi les peuples aryens, lorsque ceux-ci se trouvaient encore ensemble dans leur séjour primitif. Ainsi nous voyons que les mots de l'arm. cl. *k'riü* 'combat' *gor'-am* 'guerroyer, combattre' ont leurs équivalents dans le scrt, l'anc. ér. et l'ourart. *kourou* 'guerroyer, combattre', l'ital. *guerra*, l'allem. *krieg*, angl. *war* 'guerre', l'a. pers. *kava* 'troupe, armée', lith. *karas* 'combat', arm. cl. *pây-kar* 'querelle, dispute' ; l'a. ér. *kar-*, l'ourart. *karou*, l'arm. cl. *ma-kar'-im* 'combattre ; guerroyer' ;

¹ Ces trois derniers mots paraissent être usités pour les dieux et les génies célestes. ² Voir H. Zimmer, *Altindisches Leben*, p. 142 et suiv. O. Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2^e edit. 1880, p. 198.

arm. cl. *pây-kar'-ém* 'se quereller, disputer'. — Les mots ourart. *agounounis* et gr. ἀγωνιστής 'combattant', ourart. *touhi* et gr. τεύχεα 'munitions; armes' datent, sans aucun doute, de l'époque arméno-grecque¹).

Nous devons limiter ici nos investigations concernant les sujets de ce chapitre.

CHAPITRE IV.

L'ARMÉNIE BERCEAU OU SÉJOUR PRIMITIF DES NATIONS INDO-EUROPEENNES, ET DES ANCÊTRES PRIMITIFS DE LA RACE SÉMITE-HÉBRAÏQUE, DES ARABES ET DES ARAMÉENS.

I. Les Aryens d'Afrique. — II. Les Aryens d'Europe. — III. Les Aryens de l'Asie-Mineure. — IV. Les Aryens du nord-est de l'Asie-Mineure. — V. En Mésopotamie. — VI. Les Aryens habitant dans le voisinage du Tigre. — VII. Les Aryas-Éraniens. Les Aryas-Hindous. — Considérations linguistico-géographiques. — Résumé. — *Appendice*: Les Sémites. I. Les Hébreux. — II. Les Arabes. — III. Les peuples araméens. — Considérations géographiques sur les pays sémitiques.

Chez la plupart des nations indo-européennes nous trouvons des traditions plus ou moins obscures ou simplement mythologiques au sujet du pays de leur origine ou bien sur leur émigration d'un pays primitif dans un autre. Le peuple arménien s'en trouve privé d'une façon complète. Les Grecs étaient nés des pierres de Deucalion, le Noé de la mythologie grecque, ou bien ils étaient engendrés d'un chêne, une tradition contre laquelle Homère (*Odyss.*, XIX, 163) écrivait: « mais toi, tu ne descends pas du chêne d'une antiquité fabuleuse, ni même d'un rocher ». On disait dans quelques tribus de la Germanie que leur origine était du dieu Tuisko, né de la terre; ainsi, ils se considéraient comme autochtones. D'après une fable qui avait cours chez les nations scandinaves, le premier homme se nommait 'frêne', bel arbre forestier. Être né d'un chêne ou d'un

¹ Voy. dans O. Schrader, *ibid.*, pp. 325-326, les mots qui signifient certaines armes défensives et offensives, mots en grande partie empruntés par l'arménien classique aux dialectes éraniens d'époques moyennes.

frêne signifiait simplement que le peuple était originaire du pays qu'il habitait. Cependant, il y avait des peuples aryens qui savaient par tradition que ce n'était qu'à la suite d'une émigration et d'une pérégrination qu'ils s'étaient établis dans les pays qu'ils habitaient en dernier lieu. Certains d'entre eux indiquent clairement ou croient indiquer leur pays primitif. Ainsi, les Romains disaient que leurs ancêtres, sous la conduite d'Énée, un personnage assurément fabuleux, s'étaient transportés de la Troade en Latium. Parmi les races scandinaves il existait une seconde tradition, d'après laquelle Odin, leur dieu suprême, parti de la ville d'Asgard dans le Turkland (Turkستان), avait traversé la Russie et s'était arrêté dans le pays des Saxons. Il existait une troisième tradition chez les peuples scandinaves, d'après laquelle c'étaient les alentours du Palus-Méotide qui avaient été leur pays d'origine¹). Les négations mêmes d'Homère, plus haut citées, démontrent que chez les Grecs il y avait aussi une autre tradition affermissant probablement qu'ils étaient venus dans leur pays seulement à la suite de migration d'une contrée étrangère. Nous voyons deux peuples établis dans le nord de l'Afrique, qui avaient très nettement conservé le souvenir de leur émigration de certaines contrées d'Asie. Les Aryas-Hindous avaient gardé un certain souvenir de leur arrivée dans l'Inde en traversant des contrées occidentales. Les Éraniens ou plutôt les anciens Bactriens lisaient dans leur livre sacré que leur demeure primitive était l'Âiryana-Vaêja. — Les Hébreux indiquent assez clairement le séjour primitif de leurs ancêtres patriarchaux.

Dans quelle contrée était donc le lieu d'origine des peuples indo-européens ou l'Âiryana-Vaêja, comme le langage des savants modernes veut que nous l'appelions? Tout en citant certaines traditions qui nous l'indiquent d'une façon assez précise, nous verrons par des preuves linguistico-historiques et surtout par des données positives, c'est-à-dire géographiques et ethnographiques, que l'Âiryana-Vaêja c'était l'Arménie même.

Prémettons ici toutefois que les savants sont généralement d'accord pour dire que « toutes les populations d'Europe y ont immigré d'Asie dans un temps très reculé. Un mouvement ir-

¹ Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, pp. 728, 769. Knobel, *Völkertafel der Genesis*, p. 33; voyez-y les auteurs mentionnés sous la 3^e référence.

résistible, dont la cause originaire nous est cachée, commença à se produire d'est en ouest. Autant un peuple se trouve avancé dans la direction de l'occident, autant il a dû commencer de bonne heure sa marche en avant, et autant il a pu laisser derrière lui, sur son chemin, des traces profondes »¹). Ajoutons-y que lorsque tel ou tel peuple était arrivé dans un lieu où il se fixa ensuite d'une façon définitive, ou il avait tout à fait perdu le souvenir de son pays primitif, ou bien il en avait gardé des souvenirs imparfaits et obscurs, ou bien encore il s'en souvenait d'une manière tout à fait claire. — Avant d'entrer dans le cœur de la question qui nous occupe, nous tenons à énoncer, en guise de principe formel, cette vérité historique que les noms géographiques émigrent d'un pays dans un autre avec les groupes de populations qui quittent leur sol natal pour se transporter dans un nouveau pays où ils s'établissent et où, en mémoire du pays, des monts, des fleuves et des lacs absents, chers à eux pour de nombreux motifs, ils renouvellent et font revivre de-ci et de-là les noms y afférents; ils indiquent de la sorte leur berceau primitif, leur pays d'origine. Il faut dire presque la même chose des noms de certaines peuplades émigrées, qui gardèrent l'appellation de tribus auxquelles elles appartenaient originellement. Aussi bien, ces peuples émigrés se constituent, pour ainsi dire, les historiens primaires de leur séjour primitif, de leur migration et de leur établissement définitif. Dans un cadre restreint et en ce qui concerne la plupart des races sémitiques, l'écrivain sacré de la *Genèse* indique leur berceau tantôt directement, en énonçant les appellations de certains districts de la nation d'où leurs ancêtres avaient émigré, et une fois même en se servant de l'appellation générale du pays de la même nation, en guise de noms propres de certains ancêtres plus ou moins éloignés desdites races sémitiques.

I. *Les Aryens d'Afrique*. Il est probable que ceux qui s'éloignèrent de très bonne heure du séjour primitif des Aryens, ce furent les populations aryennes établies dans certaines régions du nord d'Afrique. Salluste dit dans la biographie de Jugurtha (art. XVIII) que « d'après l'opinion des Africains, lorsque Hercule est mort en Espagne, son armée, qui était composée de différentes nations, resta sans général; elle s'est dissoute bientôt

¹ J. Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, 1848, p. 162 et suiv.

à cause de la rivalité de plusieurs personnes qui cherchaient à s'emparer du commandement. Parmi les *soldats*, les Mèdes, les Perses et les Arméniens naviguèrent en Afrique et occupèrent les régions voisines de notre mer. Toutefois les Perses s'éloignèrent beaucoup plus de l'Océan... Par des mariages, ils se fondirent peu à peu avec les Gétules; et comme, par de fréquentes incursions, ils allaient tantôt d'un côté et tantôt de l'autre dans le but d'épier le pays, ils se nommèrent Numides¹⁾. Les Mèdes et les Arméniens gagnèrent les Libyens à leur parti. Ceux-ci habitaient un pays voisin de la mer d'Afrique, et les Gétules demeuraient plus au sud, non loin de la zone torride. Les premiers²⁾ eurent de bonne heure des villes; car, comme ils étaient séparés de l'Espagne seulement par un détroit, ils avaient entrepris de trafiquer par échange. Leur nom fut peu à peu corrompu par les Libyens, qui, au lieu de les nommer Mèdes, les appelèrent Maures³⁾. Cependant, l'influence des Perses grandit en peu de temps; depuis, à cause de l'accroissement du peuple, ils se séparèrent d'avec leurs parents et, sous le nom de 'Numides', ils s'établirent dans les localités près de Carthage appelées Numidie⁴⁾. Après ce temps, les deux peuples en secourant l'un l'autre, en se servant de leurs armes ou inspirant la terreur, ont subjugué les nations limitrophes, répandirent la renommée et la gloire de leur nom, surtout ceux qui s'étaient avancés vers notre mer; car, les Libyens sont moins belliqueux que les Gétules. Enfin, la partie inférieure de l'Afrique tomba en grande partie sous le pouvoir des Numides; les populations vaincues se furent fondues avec les vainqueurs et prirent leur nom ». — Sans doute, l'Hercule de Salluste n'est, par allégorie, que la personnification des temps immémoriaux; mais lorsque cet écrivain fait mention des noms de « Mèdes, Perses et Arméniens », il nous donne à entendre que, à une époque très reculée, une multitude d'hommes de ces trois nations avaient immigré en Afrique en quittant le pays qu'ils avaient, dans le passé, habité en commun. Nous devons penser que ces fractions de Mèdes et de Perses avaient dû émigrer du pays, d'où

¹ C'est-à-dire Nomades, du mot gr. *Νομάς* ' qui n'a point une habitation fixe '. ² Savoir les Mèdes et les Arméniens. ³ Le pays occupé par ceux-ci s'appela Mauritanie qui de l'ouest du Maroc s'étendait jusqu'au centre de l'Algérie. ⁴ Ce pays, en partant du centre de l'Algérie, embrassait la Tunisie moderne tout entière.

nous verrons que le gros de leurs nations avait dû aussi émigrer dans la direction d'est et de sud-est. Ajoutons ici que, au rapport d'anciens auteurs, les descendants des Mèdes, des Perses et des Arméniens susmentionnés étaient de haute taille et d'un beau visage¹). Ces qualités n'étaient pas propres aux aborigènes de la Libye. D'un autre côté, « les monnaies des rois numides Bocchus et Juba rappellent exactement les monnaies et les pierres gravées des Persans au temps des Sassanides, et elles offrent l'image du *Mihir*, globe ailé si commun sur les monuments de la Perse et de la Médie, et les ruines de Persépolis. Cette origine asiatique des Maures et des Numides a toujours passé pour constante chez les Grecs et les Romains²).

II. *Les Aryens d'Europe*. La plus grande partie des nations aryennes d'Europe ont perdu tout souvenir du lieu primitif de leur demeure³). Toutefois, il est évident qu'elles habitaient, dans le temps primitif, le pays où ils avaient pour voisins les Hindous, les Éraniens, les Arméniens et les Grecs. Si les peuples Scandinaves se souvenaient du Turkland (Turkestan) ou des alentours du Palus-Méotide comme des pays d'où ils étaient partis, il s'ensuit que ces mêmes pays avaient été pour eux la première étape après qu'ils avaient quitté la contrée de leur demeure primitive. Au cours des temps, les peuples scandinaves, tout comme les Latins, avaient oublié leur véritable séjour primitif, et l'époque de leur première étape étant relativement récente, ils en avaient le souvenir présent. Mentionnons donc les nations aryennes d'Europe qui nous indiquent le pays de leur origine par les qualités des langues qu'elles parlaient, ou bien en raison de ce qu'elles avaient matériellement renouvelé et rétabli dans leurs pays les souvenirs de leur séjour primitif. Ces souvenirs sont des noms propres de fleuves, de villes et de quelques autres lieux géographiques et un nom trop célèbre de ministres religieux.

1. *Espagne*. Selon Justin (XLIV, III, 8), les anciens Espa-

¹ Voir Knobel, *Völkertafel der Genesis*, p. 301 et les écrivains mentionnés *Ibid.* à la note 23. ² Ch. Louandre, dans sa traduction de Tacite, note 20 au livre II, t. I, p. 148. ³ Voy. présentés comme descendants d'Ashkénaz : les Bretons Gaels, par J. von Görres, *Die Japhetiden und ihr Ausgang aus Armenien*, pp. 85, 147-148, et les Allemands scandinaves et saxons, par Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, pp. 33, 38, 41-43; toutefois les données n'en sont pas d'un grand poids.

gnols avaient un fleuve nommé Chalybê, près duquel habitaient des Chalybes, mentionnés par le même écrivain (XLIV, III, 9). Il est vrai qu'on ne saurait préciser ni la localité du fleuve, ni la région où ces Chalybes d'Espagne habitaient; toutefois, il est manifeste que ce peuple avait conservé le souvenir de son émigration du pays des Chalybes d'Asie, appelés Chaldi par les Arméniens. Nous savons que ces Chalybes ou Chaldi étaient liés avec les Arméniens d'une étroite parenté, ou plutôt ils constituaient ethnographiquement une branche à part dans la race arménienne.

2. *L'Hellade*. En parlant plus haut de l'idiome arméno-grec d'Ourartou nous avons vu la quantité des éléments de l'arménien classique qu'il contenait dans son sein, et nous avons constaté que les éléments grecs y figuraient dans des proportions nullement inférieures à celles de l'arménien classique. De même que, d'une part, les idiomes sanscrit et ancien éranien et, de l'autre, les idiomes lettiques ¹⁾ et l'ancien slave ont entre eux nombre d'intimes et étroits liens de parenté, par lesquels on constate que, dans les temps primitifs, d'un côté les nations sanscrite et éranienne ne formaient qu'un peuple, et l'état ethnographique des peuples lettiques et de l'ancien peuple slave n'était qu'un, de même et d'un autre côté, dans les temps primitifs, les nations arménienne et grecque ne formaient qu'une même nation et avaient habité un même pays et vécu comme sous un même toit, dans des conditions de fraternité et d'intimité absolues.

En émigrant de l'Arménie, les Grecs y ont laissé, s'il est permis de dire ainsi, un peu plus de la moitié de l'idiome qu'ils parlaient, en souvenir du long séjour qu'ils y avaient fait avec leurs frères arméniens.

Et lorsqu'ils parvinrent au pays qu'ils devaient habiter d'une façon définitive, en souvenir de leur séjour primitif ils ont renouvelé, sur d'autres cours d'eau dans leur seconde patrie, les noms de trois d'entre quatre fleuves de leur ancienne demeure. Ces fleuves sont: l'Araxe, le Kour (Cyrus), le Mélas et le Téléboas. Ainsi,

La Thessalie avait son Araxe, son Kour et son Mélas. (Voyez p. 10 f, 12, 19).

¹ C'est-à-dire *ancien prussien, lithuanien* qui était parlé à l'est de la Prusse, et *lettien* qu'on parle en Courlande et en Livonie.

La Bœotie aussi avait son Mélas. (Voy. p. 19).

Dans la Péloponèse et sur la mer Ionienne, le promontoire qui s'étend de l'*Élide* vers l'Achaïe était appelé Araxos. (Voyez p. 10 k).

De même, en Péloponèse, l'*Arcadie* possédait son propre Mélas. (Voy. p. 19).

En Étolie il y avait une ville nommée Arachthos (= Araxos). (Voy. p. 10 j).

Une partie du peuple de l'Acarnanie était composée des *Céphalléniens* et des *Taphiens*, qui habitaient les îles qui portaient leurs noms. L'ancêtre primitif légendaire de ces deux petits peuples s'appelait Téléboas, du nom duquel ils s'appellèrent *Téléboëns*. Du nom de Téléboas, cette partie d'Acarnanie était appelée *Téléboïde*, et, comme natifs de cette région, les Céphalléniens et les Taphiens étaient nommés *Téléboïdiens*¹).

— Xénophon (*Anabase*, IV, IV, 3) et Étienne de Byzance (s. v. Τηλεβοῶς) font mention d'un fleuve nommé Téléboas en Arménie, qui était le *Thouh* des écrivains arméniens, le Bitlis-Tschây moderne, qui court au sud-ouest de la mer des Bznounik. — Il va sans dire que le nom de l'ancêtre patriarcal grec susmentionné représentait uniquement le fleuve Téléboas de l'Arménie en tant que les habitants des îles des Céphalléniens et des Taphiens ayant habité, dans les temps primitifs, les bords du fleuve arménien susmentionné, en avaient émigré et, en souvenir de leur primitive résidence, ils avaient voulu se distinguer toujours des autres peuples grecs en s'octroyant comme caractéristique le qualificatif de l'appellation du fleuve Téléboas²).

3. En *Épire*, dans le district des Molosses nous retrouvons l'Araxe de l'Arménie sous forme d'Arachthos ou bien sous celles d'Arathos et d'Araethos (dont l'embouchure serait en Acarnanie?!). (Voy. p. 10 i). C'est la rivière d'Arta de nos jours. — Dans le même pays les prêtres appelés les Selloi de Dodone

¹ Voir Hérodote. V, 59. Aristote *ap.* Strab., VII, VII, 2. Strabon, X, II, 14, 20, 24. Apollodore, III, VIII, 1. — Deimling, *Die Leleger*, Leipzig, 1862, pp. 95-96, 157-159. Voyez-y les autres références. ² Comme nous avons dit plus haut, il semble que l'ancien nom de l'Araxe était Halmos. Dans cette condition, ce nom avait peut-être des rapports avec ceux des villes d'Almon ou de Salmon et d'Halmonia en Thessalie et d'Almon ou de Salmos en Bœotie. Voir Deimling, *Ibid.*, p. 132.

avaient leurs homonymes en Ourartou, appelés Sélui ¹⁾. On ne saurait raisonnablement penser que les ourartō-arméniens aient emprunté le nom de l'un de leurs collègues sacerdotaux aux prêtres pélasgiques de Dodone. Nous devons donc penser que, puisque les Pélasges formaient un rameau de la race grecque, à leur sortie de l'Arménie ils avaient avec eux une partie des ancêtres des Sélui ourartiens et, avec ceux-ci, ils s'étaient rendus jusqu'en Épire où ils s'étaient établis, en notable partie, définitivement.

4. « Les Mygdoniens », peuple de la partie orientale de Macédoine, « sont très souvent considérés absolument comme s'ils étaient identiques aux Phrygiens » ²⁾. Nous connaissons le véritable pays d'origine de ces derniers; la conséquence est donc évidente.

5. Les Dalmates passaient, d'après une donnée, pour être Arméniens et Phrygiens. L'auteur grec nous le dit clairement: *Δαλμάται Ἀρμένιοι εἶναι μοι δοκοῦσι καὶ Φρύγες*: « Les Dalmates me paraissent être Arméniens et Phrygiens » ³⁾.

6. « Les Araxiens étaient une nation d'*Illyrie*, comme Alexandre Cornélius en fait mention dans le livre qu'il a écrit sur les peuples appelés d'un nom topographique en Alcranie ». C'est ainsi qu'Étienne de Byzance nous le communique sous le mot Ἀράξαι. La conséquence est claire.

7. Au rapport de Xanthus de Lydie (*ap.* Strabon, XIV, v, 29) une partie des Phrygiens habitaient « le territoire d'Ascanie situé sur la rive d'Europe du Pont ». Cette phrase nous indiquerait les rivages de la Mésie où est bâtie la ville de Varna. Nous savons quel était le pays d'origine des Phrygiens, à cela près que l'appellation d'Ascanie (Atqanana, Asguza un district d'Ourartou) donne un relief particulier à cette partie de Phrygiens.

8. La quatrième embouchure de l'*Ister* (Danube) était appelée « Aracos ». (*Voy.* p. 10 h). Cette appellation offre, très probablement, une légère altération du nom d'« Araxès ». — D'après Justin (XXXII, 3), « On dit que les Istriens tirent leur origine des Colques envoyés par le roi Éétas, afin qu'ils eussent

¹ Voy. de ceux-ci dans la partie mythologique. Les Selloi ou Selli de Dodone formaient une tribu nombreuse. ² *Pauly's Real Encyclopädie*, vol. V, p. 1573. (Pausanias, X, xxvii, 1, et autres auteurs). ³ Cramer, *Anecdota graeca e codd. manuscr. biblioth. oxoniensium*, vol. IV, p. 257.

à se mettre à la poursuite des Argonautes et des ravisseurs de sa fille. Ils sont donc entrés du Pont-Euxin dans l'Ister, ... se sont arrêtés près d'Aquilée ¹) et se sont appelés Istriens du nom du fleuve, dans lequel ils étaient entrés du côté de la mer ». Disons ici que le principal fleuve et une ville de la Colchide portaient le nom de « Phasis », une appellation qui était propre à la partie supérieure de l'Araxe et même à tout l'Araxe de l'Arménie. Ainsi il est évident qu'une peuplade émigrée des régions de ce dernier fleuve s'était établie en Colchide; ensuite une partie de cette population s'était de là transportée sur les bords de la quatrième embouchure de l'Ister et l'avait appelée Aracos (= Araxès), en mémoire du grand fleuve de l'Arménie.

9. *Les Scythes*, cette énorme agglomération de peuples, avaient apparemment émigré du centre et des régions de l'est-sud-est de l'Arménie. Au rapport de Diodore de Sicile (II, XLIII, 2-7), « les Scythes, à l'origine très peu nombreux, ... demeuraient près du fleuve Araxe. Ayant eu, parmi les anciens rois, un qui aimait la guerre, ... ils annexèrent à leur contrée tous les pays montagneux jusqu'à l'Océan (Pont-Euxin) et jusqu'au Palus-Méotide et tous les pays jusqu'au fleuve Tanaïs (Don); ... beaucoup de pays au delà du Tanaïs furent aussi subjugués... Cette nation s'accrut beaucoup; elle eut des rois dignes de mention, dont les Saces, les Massagètes, les Arimaspes et de nombreux autres peuples scythes prirent leurs noms ». Le susdit historien ajoute à ce récit que les rois scythes avaient alors établi « deux colonies » dont ils envoyèrent l'une de l'Assyrie au Pont et l'autre de la Médie sur les rives du Tanaïs, où les colons s'appelèrent Sauromates ²). — Ici une considération s'impose. Puisque l'historien grec parle de l'origine ou du commencement de la formation des peuples scythes et mentionne en même temps un fleuve nommé Araxe tout en rapportant le départ de deux colonies des pays limitrophes de l'Arménie, on est naturellement porté à penser que, de même que *beaucoup d'autres nations aryennes ou indo-européennes*, de même celle des Scythes vit, sans doute, son origine et dessina sa première migration sur les rives de l'Araxe d'Arménie, se rendit dans les steppes du sud-est de la

¹ Voyez ici Strabon, I, III, 15, où il dit que l'Ister, selon une opinion erronée, se déversait à la fois dans le Pont-Euxin et dans l'Adriatique.

² Pline (VI, VII, 1) de son côté dit: « Les Sarmates, ces descendants des Mèdes, comme l'on dit, habitent sur *les rivages* du fleuve Tanaïs ».

Russie et, en mémoire du grand fleuve du pays de son origine, nomma Araxe le grand fleuve de l'Asie-Centrale, sur les rives duquel en partie elle s'étendit ensuite. Plus tard, deux autres colonies, parties du sud et du sud-est de l'Arménie, se rendirent sur les bords du Tanaïs; c'étaient celles des Sauromates ou Sarmates.

10. A l'ouest de la Chersonèse de *Thrace* il existait un fleuve nommé Mélas¹), d'où le golfe son homonyme²), dans lequel il se jetait. (Voy. p. 19).

Considérations sur le pays d'origine de certaines nations aryennes de l'Europe occidentale. En thèse générale, parmi les nations aryennes, qui émigrèrent de l'Orient vers les contrées de l'Occident et du Septentrion, à cause et en raison de la plus grande antiquité des dates de leur émigration et migration, en raison de leur état d'esprit presque indifférent quant à la tradition du pays de leur origine, tradition obscurcie d'abord et disparue ensuite au milieu de multiples souffrances des longues et même très longues pérégrinations tantôt malheureuses et tantôt désastreuses, et sans doute à cause des longues et pénibles luttes qu'elles dûrent soutenir avec des races aborigènes, parmi ces nations aryennes, dis-je, les unes, et elles formaient la grande majorité, oublièrent tout à fait l'idée même du pays de leur séjour primitif, et les autres n'en gardèrent qu'un souvenir tellement inconscient qu'elles ne pouvaient s'expliquer elles-mêmes d'une façon positive ni raisonnable. Des savants en ont parlé d'une façon ou d'une autre, mais toujours sans preuves positives ou bien d'une manière incomplète. Je ne puis que citer ici les quelques mots que l'illustre Th. Mommsen consacre à certaines d'entre elles: « Sortis du même berceau que les peuples helléniques, italiques et germaniques, les Celtes émigrèrent sans doute, comme eux, de la partie orientale en Europe, où ils atteignirent bientôt l'Océan occidental »³). Le lecteur est à même de penser que, en ce qui regarde les Hellènes, le doute n'est point permis qu'ils n'aient eu l'Arménie pour leur berceau ou séjour primitif, et que, par conséquent, les Italiotes, les Germains et les Celtes devaient avoir eu la terre arménienne comme celle de leur origine; les Slaves ne sauraient échapper aux

¹ Aujourd'hui probablement Salyan-Déré. ² L'actuel golfe de Saros.

³ Th. Momm., *Histoire Romaine*, livre II, ch. IV, *Les migrations celtiques*.

étreintes de ce même raisonnement, puisqu'ils ne sont qu'une des nombreuses branches de la grande famille aryenne ; où germa le Germain, là poussa le Slave.

Mais en ce qui concerne en particulier les Italiotes (Latins, Ombriens, Samnites ou Osques, Marses et Volsques p. ex.), qui peuplaient l'Italie centrale, nous ne pouvons que citer les paroles suivantes dudit éminent historien : « C'est avec une parfaite certitude que nous *disons* que du berceau commun des peuples (aryens) et des langues (aryennes) est sorti un rameau qui renfermait en lui-même les ancêtres des Grecs et des Italiotes, que les Italiotes se sont séparés de ce rameau et se sont divisés encore en branches orientale et occidentale, et que la branche orientale s'est subdivisée en Ombriens et en Osques »¹). En présence des paroles si autorisées de l'illustre savant, le lecteur est à même de penser que, puisque des preuves nombreuses et évidentes nous induisent à admettre que les Arméniens et les Grecs ne formaient à l'origine qu'un seul peuple et résidaient sur le sol même de l'Arménie, les Italiotes, qui étaient renfermés dans le rameau qui contenait les Grecs, habitaient aussi, à l'origine, le sol de l'Arménie et ne faisaient qu'un avec les Arméniens étroitement unis avec les Grecs. — Les Romains ne manquaient pas, à ce sujet, de certaines notions qui, si elles revêtaient un caractère légendaire et incomplet, devaient toutefois renfermer un fond de vérité historique qui devait concerner aussi les autres communautés latines. En effet, Denys d'Halicarnasse, dans son *Archéologie des Romains*, fait mention des légendes qui avaient cours au sein du peuple romain au sujet d'Énée, auteur de ce peuple, et de son fils Ascagne. Il y écrit (I, 47) : « Énée... envoya son fils aîné Ascagne, avec une partie de ses compagnons dont une grande partie était composée de Phrygiens, dans le pays Dascylitique²), où le lac Ascanien est situé. Les habitants l'avaient appelé pour régner sur leur nation. Ascagne n'y resta pas longtemps ». Ailleurs (*Ibid.*, I, 54) le même historien dit, toujours d'après la légende : « Énée laissa son fils Ascagne roi en Phrygie ». Maintenant, en passant de la Phrygie à la Troade, si une autre légende romaine fait venir à Rome Énée et Ascagne en quittant Troie, les Troyens aussi

¹ Th. Momm., *Histoire Romaine*, livre I^{er}, ch. II. *Rapports des Latins avec les Umbro-Samnites.* ² Un district occidental de la Bithynie. Le lac était celui de Nicée.

étaient Phrygiens, comme nous verrons bientôt. Il s'ensuit que ces princes troyens, personnifications de l'émigration des Latins, étaient tout aussi Ascaniens que Phrygiens. Énée aussi bien qu'Ascagne, son fils, étaient reconnus par les Romains comme leurs ancêtres, fondateurs de leur propre race. Ils savaient donc vaguement que leurs ancêtres, partis d'abord de la Phrygie, s'étaient, en dernier lieu, rendus en Latium. Quant à une question: « de quel pays les Romains ou les communautés latines étaient venus tout d'abord en Phrygie? », la réponse est facile: les documents historiques, géographiques et les arguments linguistiques démontrent clairement, et les légendes appuient la démonstration, que les Arméniens, les Phrygiens et les Grecs ayant eu leur berceau dans le pays d'Ararat, les Romains ou les communautés latines, qui devaient avoir une époque spéciale commune à eux, aux Phrygiens et aux Grecs, devaient avoir eu leur berceau, eux aussi, dans le même pays d'Ararat.

La philologie comparée doit nous éclairer ici sur la question particulièrement en ce qui concerne les Latins. En effet, dans l'idiome des inscriptions cunéiformes ourartiques, connues jusqu'à ce jour, sur 417 mots radicaux aryens le langage latin possède à son actif 48, dont une partie commune à d'autres idiomes tout aussi aryens; ce qui représente 11 $\frac{1}{2}$ sur cent à l'actif du latin. Mais l'actif du grec y atteint la proportion de 53 $\frac{1}{2}$ sur cent, dont une notable portion est partagée par d'autres idiomes aryens. Or, il est difficile que le langage grec atteigne 11 $\frac{1}{2}$ sur cent mots radicaux latins. Nous devons ajouter ici que, sous le rapport des formes grammaticales, des pronoms, des adjectifs numéraux et des prépositions-préfixes, l'idiome latin a ses représentants aussi bien dans le langage arménien ourartique que dans l'arménien classique. Le premier de ces deux dialectes nationaux se rapproche beaucoup du langage grec que du latin; tandis que le second présente le même phénomène, mais avec une diminution de pourcentage aussi bien envers le grec qu'envers le latin. Il est vrai que, par rapport au latin, les deux idiomes arméniens, pour expliquer leur relatif éloignement du langage romain, peuvent bien alléguer des raisons de très antiques temps et siècles passés après leur séparation ethnique et des raisons de l'extrême éloignement des milieux topiques; mais il n'en était pas ainsi pour le grec par rapport au latin qui, séparés ensemble de leur centre primitif, pendant

plusieurs siècles se touchaient toujours étroitement dans leur migration à travers l'Asie-Mineure, la Thrace et la Macédoine; malgré cet état avantageux, c'est à peine si l'idiome de l'Hellade conserve la même proportion linguistique que le langage d'Ourartou avec l'idiome de Rome.

Mais ce qui frappe l'esprit d'un ethnographe, d'un mythologue et d'un linguiste, c'est l'existence, sans réplique recevable, des mots et des idées qui se révèlent à eux dans les deux antiques idiomes arméniens, individuellement, vis-à-vis du langage latin, qui les avaient en commun; ce sont: lat. *Mars* « dieu de la guerre »; arm. cl. *mart* « guerre »¹); lat. *Salii* « prêtres du dieu Mars »; arm. ourart. *Sêlwi*, un corps de prêtres que l'*inscription liturgique* d'Argistis I^{er} (env. 780-755 av. J.-C.) nous révèle en trois endroits tout en nous engageant à penser que les *Σελλοί* (*Selloi*) d'Homère (*Iliade*, 233-235) « prêtres de Zeus à Dodone » ne purent avoir leur origine que conjointement avec les *Salii* dans un milieu commun aux Latins, aux Arméniens et aux Grecs. Mais les deux mots *Mars* et *mart* ne laissent aucun doute dans notre esprit pour penser que, si les Grecs avaient eu l'Arménie pour leur berceau ou séjour primitif, les Latins se trouvaient dans le même cas avec une couleur marquante et évidente.

III. *Les Aryens de l'Asie-Mineure*. Maintenant, en passant de l'Europe en Asie, nous voyons à son extrémité nord-ouest, qui tend la main à l'Europe, des signes et preuves manifestes dans différentes populations, par lesquels on est forcément amené à se persuader que ces populations avaient bien réellement émigré de l'Arménie.

1. *Troade*. Nous avons déjà parlé des Phrygiens, et nous en parlerons encore, quant à leur pays d'origine et à leur langage qui se trouvent en strictes relations avec ceux des populations de l'Hellade par rapport à l'Arménie. Si les Hellènes ont eu ce pays pour leur berceau, les Phrygiens aussi avaient eu le même sort. En passant de l'Europe en Asie, nous trouvons tout d'abord une fraction de Phrygiens en Troade. « Comme, chez Homère, les Troyens paraissent un peuple tout à fait parent des Grecs et, par Denys (*Ant. Rom.*, I 61) ils sont même appelés

¹ Il est très probable que le mot grec Ἄρης (Arès), dieu de la guerre, ne soit que la forme modifiée de ces deux mots, latin et arménien.

Hellènes; ainsi on conclurait, par leur intermédiaire, à la parenté entre les Grecs et les Phrygiens »¹). Mais chez Homère et Euripide (*Iphigénie en Aulis*) les Troyens et les Phrygiens se présentent dans des relations d'une très stricte parenté. Conclusion: les Grecs et les Phrygiens ayant eu l'Arménie pour leur berceau, les Troyens s'y trouvaient en leur compagnie et en étaient sortis pour aller s'établir, en dernier lieu, entre ces deux peuples.

2. *Ascanie*. Il est vrai que l'histoire ne nous offre pas par cette dénomination un peuple réuni dans des limites nettement marquées; toutefois, il n'en est pas moins vrai que nous rencontrons çà et là en petits groupes des populations ascaniennes sur le littoral de la Troade, à l'ouest de la Bithynie, aussi bien que mêlées avec des populations phrygiennes. Pline (*Hist. natur.*, V, 38) fait mention d'un « port Ascanien » situé entre la Troade et la Phocée, comme aussi (*Ibid.*, V, 32) des « îles Ascaniennes » en face la Troade. Sous le terme *Ascanie*, Étienne de Byzance écrit: « ASCANIE, ville troyenne, ... bâtie par Ascagne, fils d'Énée ... Celle-ci (l'Ascanie) relève de la Mysie. Il existe aussi le fleuve Ascanius ... ». Homère (*Iliade*, II, 862 et suiv.), Strabon (XII, iv, 5) et Pline (*Ibid.*, V, 40) mentionnent un pays nommé Ascanie, habité des Phrygiens et des Mysiens; c'était le canton de Nicée. De même Strabon (XII, iv, 5, 7-8) et Pline (*Ibid.*, XXXI, 10) et le Pseudo-Aristote (*Mirab. auscult.*, 53) nomment « Ascanien » le lac situé près de la ville de Nicée. Le même est dénommé « lac Ascanie » par Strabon (XII, iii, 42) et Ptolémée (V, I, 4). Pline (*Ibid.*, V, 40, 43) et Ptolémée (V, I, 4) connaissent un « fleuve Ascanien » en Bithynie. Arrien (*Anabase*, I, XXIX, 1) fait mention d'un « lac Ascanien », situé au sud de la Phrygie. Les Ascaniens étaient aussi nommés Phrygiens; les premiers étaient une des nombreuses tribus des seconds et habitaient au milieu de ceux-ci d'après le témoignage d'Homère (*Iliade*, II, 861-862): « Phorcis et Ascanius amenaient les Phrygiens de la lointaine Ascanie ». D'après les légendes troyennes, l'un des fils de Priam²) comme aussi le fils d'Énée³) portaient le nom d'« Ascagne ». D'autre part, Priam est nommé « roi des Phrygiens »⁴). — Rappelons-nous qu'au rapport de Xanthus

¹ *Pauly's Real Encyclopädie*, vol. V, p. 1572.

² Apollodore, III, XII, 5.

³ Tite-Live, I, 3. Denys d'Halicarnasse, I, 47, 53, 65, etc. Virgile, *Énéide*, I, 267.

⁴ Jean d'Antioche, dans les *Fragm. hist. gr.*, édit. Müller-Didot, 1885, t. iv, p. 550, fragm. 23.

de Lydie (*ap.* Strab., XIV, v, 29) une partie des Phrygiens habitait « le territoire d'Ascanie, situé sur la rive gauche (européenne) du Pont ».

L'Ascanie et les Ascaniens se trouvaient donc, en très grande partie, à l'ouest de l'Asie-Mineure. Les savants sont en général d'accord à reconnaître que les Ascaniens étaient les descendants d'Ashkénaz, frère aîné de Thogarma; toutefois, leurs avis sont partagés par rapport au lieu de leur origine. Quant à nous, en prenant pour règle l'ordre des pays et des nations révélé dans la Bible, nous verrons dans quelle contrée se trouvaient le pays et le peuple primordiaux d'Ashkénaz. Plus haut, en parlant de Thogarma, nous avons vu qu'Ézéchiél (XXVII, 13-14) rangeait dans un bon ordre Javan Thoubal, Meshekh et Thogarma, en procédant d'occident en orient. Jérémie (LI, 27) suit ce même ordre lorsqu'il parle de Babylone: « rassemblez contre elle les royaumes d'Ararat, de Minni et d'Ashkénaz »¹). Ici le royaume d'Ararat étant, au VI^e siècle av. J.-C., celui d'Ourarçou, Minni était situé à l'est de ce dernier; en conséquence, l'Ashkénaz de Jérémie devait être situé à l'est de Minni. On dirait que c'est dans le même ordre qu'ont été écrites les paroles suivantes d'Assourahiddina IV (Ésarhaddon) (*II^a Prisme brisé*, III, 16-18): «¹⁶ Je terrassai les habitants rebelles et insoumis de Manna¹⁷ et leurs soldats; Ispakai (*pays*) d'Asgouza¹⁸... je l'ai subjugué par les armes ». Le même roi suit le même ordre dans ses *I^{er}* et *III^e Prismes* par rapport à ces deux royaumes. M. le professeur A.-H. Sayce, tout en modifiant la forme d'Ashkénaz de Jérémie en celle d' 'Ashouza', proposa de le tenir pour l'Asgouza susmentionné²); mais sa proposition ne fut pas admise par les savants. Ceux-ci firent bon accueil à l'idée, d'après laquelle la forme primitive de ce nom était *Asgounza* ou *Ashounza*, et l'élément *n* se laissant ensuite assimiler à l'élément qui le suivait de près, le même nom fut converti d'abord en *Asgouzza* et ensuite en *Asgouza*³). Or, l'Asgouza des inscriptions d'Assourahiddina IV, c'est le canton d'Anşaḥiṣor de la Basoropède,

¹ Même dans la *Genèse* (X, 2) les fils de Japhet sont mentionnés dans l'ordre d'ouest en est. ² Voir *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIX, part II, p. 397. ³ Eb. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1883, p. 610; voy. aussi A. Legendre dans le *Dictionnaire de la Bible* de M. Vigouroux, col. 1071. — Les appellations précitées peuvent aussi être lues *Ašgounza*, *Ašgouzza* et *Ašgouza*.

un canton situé au nord de la mer Kapoutan. Dans l'inscription ourartique d'*Ordonnement de Sacrifices* aussi (notre n° 42, ll. 19/64) il existe un district nommé Atqanana 'pays-d'Atqanas', qu'il faut identifier avec les dénominations et le pays d'Ashkénaz-Asgounza Asgounza.

Pour conclusion, nous devons reconnaître que l'Ashkénaz de Jérémie était situé en Arménie. Cependant, nous voyons dans la *Genèse* (X, 3) qu'il y fait mention d'abord d'Ashkénaz et ensuite de Thogarma; ainsi, l'ordre observé dans Jérémie n'y est pas préféré. L'Ashkénaz de la *Genèse*, envisagé en sous-ordre ou subordonné, doit être considéré comme le peuple des Ascaniens de l'Asie-Mineure, qui s'y étaient établis ayant émigré du royaume d'Ashkénaz, voisin de Minni (Manas, Manna), l'un aussi bien que l'autre situés en Arménie.

3. A proximité de la ville de *Cyzique* il existait une mer dénommée Mélas. (Voy. p. 19).

4. *Les Phrygiens*. Nous avons vu plus haut (1^{re} Partie, chap. III, 1), qu'il existait une grande affinité entre l'idiome des Arméniens et celui des Phrygiens, et que l'Arménie avait été le séjour primitif des Phrygiens.

5. *Carie*. Ce pays maritime, au sud-ouest de la Phrygie, avait du nom primitif du fleuve arménien ĴoroĴ, un fleuve nommé Harpase et une ville également appelée Harpase. (Voy. p. 15).

6. *Lycie*. Un pays maritime au sud de l'Asie-Mineure, qui avait son homonyme en Nâiri-Ourartou. Nous lisons dans la 1^{re} inscription historique de Šaridouris II (notre n° 27, ll. 13-14) que ce roi avait fait une expédition contre le pays des Liqiu-siens ou Liqiens et l'avait soumis à son autorité. Ce pays était situé à l'ouest du lac Lychnite. — D'un autre côté, nous lisons dans Étienne de Byzance (*s. v.* Ἄραξα): « Araxa, ville de Lycie, d'après ce que dit Alexandre dans le second livre qu'il a écrit sur les Lyciens. Le nom ethnique est Araxien... ». Le pays ourartique des Liqiens était très probablement le district appelé Nig au moyen âge, un district situé sur la gauche et à proximité du cours supérieur de l'Araxe. Ainsi les dénominations de Lycie et d'Araxa de l'Asie-Mineure avaient leur origine dans certaines régions du centre de l'Arménie. — D'après le témoignage d'Hérodote (I, 173), la Lycie « s'appelait autrefois Milyade et les Milyens portaient alors le nom de Solymiens ». La dénomination « Milyade » resta toujours sur un district et une ville de la Lycie,

dont Ptolémée (V, II, 12. III, 7) fait mention à l'exemple de quelques autres écrivains¹). Les Milyens étaient aussi répandus en Pamphylie et en Pisidie²); et bien qu'ils habitaient en grande majorité la Lycie, toutefois, du moins du temps d'Homère, ils étaient ennemis des véritables Lyciens et des Grecs³). D'après Étienne de Byzance (*s. r.* Πισιδία), ces Milyens étaient connus pour être les descendants de Solymos, fils de Zéus et de Chaldéné. Or, d'après Nicolas de Damas (*ap.* Josèphe, *Antiq. jud.*, I, III, 6) au sud du mont Baris-Ararat il existait un pays appelé Milyade, qui, comme nous le savons déjà, était le pays d'un royaume arménien appelé Mauna, Mounna par les inscriptions cunéiformes assyriennes, Manas selon les monuments cunéiformes d'Ouraritou, et Minni d'après la Bible (*Jérém.* LI, 27); partant des régions supérieures de la rive droite de l'Araxe, il s'étendait vers le sud-est. C'était indubitablement de ce pays que les Milyens de la Lycie avaient émigré. Cette pensée est confirmée par le nom de Chaldéné, qui doit être considéré le même que Ḫaldina 'pays-de-Ḫaldis', propre à l'Arménie de la haute antiquité, une dénomination que les Milyens-Solymiens avaient emportée avec eux de l'Arménie, point de départ de leur migration, et l'avaient longtemps retenue dans leur souvenir en Lycie, après leur arrivée dans ce pays, terme de leur migration. — De tout ce qui précède il résulte que, dès un temps très reculé, deux petits peuples ayant émigré du centre de l'Arménie, s'étaient établis en Lycie, dans l'Asie-Mineure. Les premiers à émigrer, ce furent les Milyens, qui furent aussi les premiers à donner à leur nouvelle patrie le nom de leur séjour primitif. Dans un temps postérieur les Lyciens y vinrent, et ce fut par eux que la Milyade de l'Asie-Mineure fut appelée Lycie. C'étaient sans doute ces événements qui avaient donné naissance à l'inimitié des Milyens contre les Lyciens. — M. Schmidt, le savant bien connu, pense

¹ Strabon, XII, III, 27. VII, 1, 2. VIII, 5. XIII, IV, 17. XIV, III, 9-10. Hérodote, III, 90. VII, 77. Polybe, V, 72. Pline, V, 25, 42. Arrien, *Anab.*, I, 25. Et. de Byzance aux mots Μιλύα et Πισιδία; cet écrivain, dans le premier de ces noms, montre la dénomination du pays de Μιλύαζ comme Μιλύαζ, ce qui est entièrement exact. ² Strabon, I, II, 10. XIII, IV, 17. Pline, V, 24. Ptolémée, V, III, 7. v. 6. Dans cette dernière période, Ptolémée mentionne une ville appelée Milyas dans un district nommé Capalia de l'Asie-Mineure; ce district devait être une partie de la Pisidie. Voy. Hérodote, III, 90, et Kiepert, *Lehrbuch der alten Geographie*, Berlin, 1878, p. 125. ³ *Iliade*, VII, 184, 204.

qu'une colonie protopélasgique des Aryens étant partie de l'Arménie, s'était établie dans la partie méridionale de l'Asie-Mineure, et que l'idiome des Lyciens était un élément intermédiaire entre la langue bactrienne, c'est-à-dire l'ancien éranien, et l'idiome grec ¹). Ernest Curtius, le savant helléniste, dit que « la Troade et la Lycie sont de tout point deux pays parents... Une partie de la Troade était, par ses habitants, appelée Lycie, de même que les Lyciens, de leur côté, se donnaient l'appellation de Troyens » ²). Ce savant dit aussi que « l'idiome des Lyciens relève de cette famille de langues, comme la langue grecque relève de la famille des idiomes aryens, qui depuis l'Arménie jusqu'en bas se ramifient dans les régions de l'Asie-Mineure » ³). Sophus Bugge affirme que les idiomes des Lyciens et des Pisidiens « ayant été indo-européens, se rapprochent beaucoup plus de l'arménien classique qu'à toute autre langue indo-européenne qui se trouve dans les monuments portant des inscriptions détaillées » ⁴). Dans cette question linguistique, la question de l'émigration des Lyciens d'une contrée de l'Arménie trouve sa confirmation de ce fait que l'idiome des documents cunéiformes ourartiques est de moitié composé d'éléments grecs et d'un gros contingent de l'arménien classique.

7. La *Pamphylie* aussi avait ses émigrés de l'Arménie. Elle avait son fleuve Mélas. (Voy. p. 18). — Le héros l'Èr de Platon était connu pour avoir été arménien, de naissance pamphylie ⁵). La personnalité de ce héros était celle du dieu Ar^a de l'inscription ourartique d'*Ordonnancement de Sacrifices* ⁶) et du roi Arây de Moïse de Khorène (I, 15). Les populations de la Pamphylie étaient parentes des races grecques ⁷).

8. C'est sans doute dans *une région du centre de l'Asie-Mineure* que se trouvait installée une colonie des Chalybes. Hérodote (I, 28) les mentionne comme résidant « en deçà du fleuve Halys », c'est-à-dire à l'ouest dudit fleuve; ils avaient été subjugués par Crésus.

¹ M. Schmidt, *The Lycian inscriptions after the accurate copies of late Augustus Schönborne*, 1868. ² Ernst Curtius, *Griechische Geschichte*, 6^e édit., t. I, p. 75. ³ *Ibid.*, p. 73. Voir aussi Jablonski, *Opuscula*, t. III, p. 102 et suiv., et Lassen, *Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Gesellschaft*, 1856, p. 329 et suiv.

⁴ Sophus Bugge, *Lykische Studien*, I, p. 6. ⁵ Platon, *De Republica*, X, 13-16. ⁶ Dans notre recueil, n^o 42, ll. 22/73. ⁷ Lassen, *Ibid.*, pp. 384-385. E. Renan, *Hist. des langues sémit.*, 5^e édit., p. 51. J. v. Görres, *Die Japhetiden und ihr Ausgang aus Armenien*, p. 69.

9. La *Cappadoce* avait deux fleuves Mélas, l'un grand et l'autre d'une petite longueur. (Voy. p. 18). — Il ne serait pas sans intérêt de savoir que dans le pays de Thoubal, qui consistait dans le centre et dans la partie sud-ouest de la Cappadoce, habitait au VIII^e siècle av. J.-C. une partie du peuple des Hatti, quasiment coreligionnaires des Ourartiens. Argistis I^{er}, roi d'Ourartou, après avoir rapporté dans sa *Grande-Inscription* (II, 12-18) l'expédition qu'il avait faite contre eux, les appelle « Haldi » (Haldiens) (*Ibid.*, l. 23). En thèse générale, comme la dénomination Hatti a certains rapports étroits avec l'appellation Haldi, il est très probable que les Hatti avaient une étroite parenté avec les populations naïro-ourartiques et même qu'ils avaient émigré en Cappadoce des régions de Nairi-Ourartou. Ajoutons que, tandis que d'après l'inscription ourartique d'*Ordonnement de Sacrifices* (notre n^o 42, ll. 6/38, 20/66) on adorait en Ourartou le 'Uas, le dieu des vents, le peuple de Thoubal aussi reconnaissait un dieu dénommé Uas¹). — En Ourartou il existait trois districts nommés Babanis, consacrés au dieu Babas, réputé phrygien. Or, Šaridouris II, roi d'Ourartou, nous rapporte dans sa 4^e *inscription historique* (l. 14) que, dans la campagne qu'il avait faite contre la Cappadoce, il avait eu à faire avec la population d'un « pays Babanis », qui devait certes se trouver dans le voisinage de Mélitène²).

Considérations sur les langages mêlés de grec des populations du nord de l'Asie-Antérieure.

Nous ne pouvons terminer cet article sans passer en revue tous les peuples du nord de l'Asie-Antérieure qui parlaient un langage grec plus ou moins prononcé et plus ou moins corrompu. C'est à propos de ces peuples et de leurs idiomes que Strabon (XIV, II, 28) dit qu'« il faut considérer comme parlant un idiome barbare tous ceux qui parlent mal le grec » (τοὺς Βαρβαροφώνους δεκτέον τοὺς κακῶς ἐλλήνιζοντας). Parmi tous les peuples du nord de l'Asie-Antérieure c'étaient, sans contredit, les populations d'Ourartou qui occupaient la première place, la place d'honneur, dans le concert des peuples plus ou moins grécologues. Les Phrygiens les suivaient de très près; nous en

¹ Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2^e édit., t. II, 2^e partie, pp. 215, 217 (note 1), 313. Sayce, *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XIV, 3^e partie, 1882, pp. 413, 481. ² Voy. notre ouvrage *Les inscr. cunéif. ourart.*, pp. 339-340.

avons vu les preuves irrécusables. Nous savons que Priam, roi de Troie, était Phrygien. D'après Homère (*Iliade*, XVI, 718-719), Hécube épouse de Priam, était aussi Phrygienne. Le nom d'Hector est de même phrygien et, en grec, offre le sens de : φρόνιμος ' sage, prudent ' ¹). Le nom d'Alexandros (-Paris), fils de Priam et d'Hécube, est simplement grec et signifie ' qui-repousse-les-ennemis '. L'*Iliade* nous démontre clairement qu'entre les Troyens et les Phrygiens il y avait des liens d'une étroite parenté. Il est donc presque certain que ces deux peuples parlaient chacun un idiome dont le fond était grec. Hérodote (I, 171) nous rapporte que les Cariens, les Mysiens, les Lydiens et « d'autres peuples » parlaient un même idiome. Bien qu'Homère (*Iliade*, II, 867) dise que les Cariens parlaient un langage barbare, Strabon (XIV, II, 28), bien en situation de nous expliquer ce fait, nous apprend que le fond de leur langage était grec, quoique l'ensemble présentait des éléments et des formes aussi bien grecs que barbares. Pour ce qui regarde les Mysiens, Hérodote (VII, 74) dit qu'« ils sont une colonie des Lydiens », et Strabon (XII, VIII, 3), puisant sa connaissance à des sources anciennes, nous fait connaître que l'idiome qu'ils parlaient était « à peu près à demi lydien et à demi phrygien ». A en juger de cette dernière qualification, l'idiome mysien n'était pas dépourvu d'un fond grec. Quant à l'idiome parlé par les populations d'Ionie et de ses îles, nul doute qu'il n'eût dû être, au moins aux trois quarts, grec. La Cappadoce était certainement habitée par des populations aryennes ²). S'il faut risquer une opinion sur le caractère du langage de ces populations, la présence du dieu Uas comme aussi celle des Haldi et les dénominations des deux fleuves Mélas et d'un district Babanis dans cette contrée de l'Asie-Mineure, situés entre l'Arménie et la Phrygie, nous engageraient à tenir pour certain que ces populations devaient parler un langage tenant de l'arménien-ourartique et du phrygien, c'est-à-dire un idiome dont le fond était un grec barbare. — Maintenant, si de l'Asie-Mineure nous passons en Europe, nous y rencontrons tout d'abord les anciens Thraces, résidant le long des côtes nord-nord-ouest de la mer Égée, entre les fleuves Pénée et Haliacmon et du Strymon

¹ Hesychius, au mot Δαρ. ² Voir Lassen, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1856, pp. 376-378.

jusqu'à l'Hellespont¹). Ce fut à ces Thraces de la haute antiquité que les Grecs durent les commencements de leur poésie, grâce à l'influence des musiciens thraces et principalement de la renommée d'Orphée. C'est à ces anciens Thraces que les Hellènes ont emprunté le culte de Dionysos (Bacchus) et des Muses. Ces faits furent autant de facteurs pour ennoblir l'esprit des Grecs et pour l'élever à un très haut degré de civilisation. Or, il est difficile de refuser à ces Thraces une étroite parenté avec les Grecs au point de vue ethnographique et linguistique, pour pouvoir diversement expliquer les mobiles de tels emprunts faits à eux par les Hellènes²). « La philologie moderne, dans ce qui nous a été conservé de mots de leurs langages, constate l'unité linguistique des Phrygiens et des Thraces, parallèle à leur unité ethnique. Il est aujourd'hui bien établi que les idiomes thraco-phrygiens appartenaient à la division européenne ou occidentale de la famille aryenne et y constituaient un groupe à part, qui forme comme un chaînon intermédiaire entre le grec, auquel il tient de si près, et les idiomes iraniens. Par là ils se reliaient à l'arménien, dont Eudoxe avait remarqué la parenté avec le phrygien »³). — Quant aux Macédoniens, il est vrai que quelques écrivains modernes leur attribuent, sans aucune réserve, la nationalité grecque, ce qui donnerait lieu de penser qu'ils doivent leur reconnaître l'usage de l'idiome grec comme leur langue maternelle. Cependant, Plutarque (*Alexandre*, LI) nous rapporte que, au moment du meurtre de Clitus, Alexandre appela ses gardes d'une voix forte, « en langage macédonien » (Μακεδονιστῆ). Ainsi, nous croyons devoir reconnaître au peuple macédonien une proche parenté avec les Hellènes et un langage dont le fond devait être un grec plus ou moins barbare. — En ce qui regarde les communautés latines, parmi les érudits grecs, les premiers qui avaient étudié l'idiome des Romains avaient déclaré que ceux-ci ne devaient pas être considérés comme barbares, parce qu'ils avaient trouvé que dans l'idiome romain il y avait nombre de mots grecs et que le génie de l'idiome hellénique y régnait visiblement. — En ce qui concerne les Hellènes, il est d'usage de reconnaître leur idiome, vis-à-vis

¹ Voir Homère, *Iliade*, II, 844-845. IX, 5. ² Voy. Otto Abel, *Macedonien*, Leipzig, 1847, pp. 38-39. ³ Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2^e édit., t. II, 1^{re} partie, p. 370, où voyez les auteurs différents, cités dans les notes nos 2, 3, 4.

des langues des peuples plus haut mentionnés, comme un prototype ou un moule irréprochable, ce qui engendre nécessairement un désavantage pour les idiomes à fond grec. Mais, est-ce que dix siècles avant Homère et quinze siècles avant Xénophon les Hellènes primitifs s'exprimaient-ils dans les mêmes termes et locutions que ces deux auteurs nous présentent dans leurs écrits? S'il y avait donc barbarisme dans les langues plus ou moins grecques, l'idiome hellénique doit aussi être taxé de la même note par rapport à la langue-mère primitive des idiomes aryens en général. Dès la haute antiquité, les idiomes des peuples plus ou moins grécologues aussi bien que celui des Hellènes ont dû s'altérer, les uns légèrement, les autres profondément, par leurs propres actions ou ils ont dû subir des modifications, dans les migrations des peuples qui les parlaient, au contact d'autres peuples homophyles et surtout allophyles¹). Ainsi, si l'idiome ourartique accuse aujourd'hui une différence de 47 sur cent par rapport à l'idiome grec, celui-ci, à cause de sa vie d'abord errante et ensuite considérablement mouvementée, a pu et même dû subir presque autant d'altérations et de modifications par rapport à l'idiome ourartique, tel devant être leur bilan relativement à leur commune condition à l'époque arméno-grecque dans le séjour primitif des deux peuples. — C'est donc de l'extrémité orientale de l'Arménie jusqu'aux limites occidentales du Latium que nombre de nations présentaient l'aspect d'une chaîne ininterrompue d'affinité ou de parenté linguistique plus ou moins étroite, qui doit être considérée comme le signe et l'effet d'une origine commune desdits peuples dans l'Âiryana-Vaêja, en dehors des sphères des autres nations indo-européennes.

10. Par rapport aux régions septentrionales de la *Syrie*, « les listes géographiques des monuments égyptiens révèlent l'existence, dans le nord de la Syrie, d'un pays d'*Arraphka* (Brugsch, *Geogr. Inschr.*, t. II, p. 52, pl. XIV, n° 22), que l'on nomme à côté de *Balnu* = Balanée, et qui est exactement homonyme de l'*Arrapha* des textes cunéiformes *assyriens*, l'*Arrapachitis* de Ptolémée (VI, I, 2), au nord de l'Assyrie (Friedr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 124 et suiv.). C'est encore l'*Arrapikha* de Duemichen, *Historische Inschriften*, pl. XII,

¹ Ce dernier trait ne concerne pas les peuples ourartiques.

n° 29 ». — « Dans la même partie de la Syrie, les documents égyptiens nous montrent également un *Kirsenen* ou *Kilsenen* (Duemichen, *Historische Inschriften*, pl. XII, n° 32), tandis que les inscriptions assyriennes placent un *Kirzan* ou *Gilzan* non loin de l'Arrapachitis, dans le voisinage du *Hubuskia* et du *Kirruri* (E. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 162-169) »¹). L'Arrapça (de Nâiri) était le canton d'Albak au sud de la Basoropède et le Petit-Albak au nord-est de la Gordyène, de même que Kirzan ou Gilzan était un autre canton situé sur le bord septentrional de la mer Kapoutan.

IV. *Les Aryens du nord-est de l'Asie-Mineure.*

1. *Le Pont* aussi avait son fleuve Mélas. (Voy. p. 18).
2. *Les Kaski* ou *Kaskai* = *Chalybes* possédaient leur Araxe, qui n'était autre que le Thermodon. (Voy. p. 10, c). — Quant aux *Colques* (= *Kaski*) du Caucase, ils avaient un fleuve et une ville appelés Phasis. (Voy. p. 11, m). — C'était sans doute en l'apprenant des indigènes arméniens que Xénophon avait donné cette dénomination à la partie supérieure de l'Araxe de l'Arménie; Polybe, de son côté, donne ce même nom à toute la longueur de l'Araxe²).

3. *Les Caspiens supérieurs* avaient dans leur pays le fleuve Rha, homonyme du fleuve arménien 'Rah. (Voy. p. 16).

V. En *Mésopotamie* nous trouvons en deux endroits les homonymes de l'Araxe et un pays tout aussi homonyme d'Ourartou. Ainsi,

1. Le fleuve Khapour (Khaboras), qui coulait à travers le pays de *Gauzanite*, d'après Xénophon s'appelait Araxès. (Voyez p. 10, d).

2. Dans l'*Accad*, selon les documents cunéiformes assyriens, il existait un canal ou une rivière, Arahti, que quelques savants identifient à l'Araxe de l'Arménie. — Les Accadiens, dans leurs monuments cunéiformes, se servaient d'un idéogramme qui représentait ordinairement l'idée du pays d'Accad ou la partie supérieure et septentrionale de la Babylonie et le peuple de l'Accad lui-même, un idéogramme qui devait en même temps, à partir du XVI^e siècle ou du XVII^e, indiquer les régions montagneuses

¹ Voy. ces deux périodes chez Fr. Lenormant, *Les origines*, etc., 2^e édit., t. II, 2^e partie, p. 278, note 3. ² Voy. ce fleuve et les suivants dans l'article *Fleuves et rivières*, dans le commencement de cet ouvrage.

de l'Arménie. Les Accadiens prononçaient cet idéogramme *tilla*. « Dans le recueil de H. Rawlinson (II, 48, 13) cet idéogramme est expliqué par Our-*to*-ou 'Arménie', tandis que dans les autres syllabaires le même idéogramme signifie Accadou 'Accad'. Un autre syllabaire traduit ce même idéogramme par *mâtur 'ilitur* 'haut pays'. Comme appellatif, cet idéogramme signifie 'hauts, montagnes, ...' et comme nom propre, d'abord Our*to*u = Arménie, ensuite *Accadou* = Accad » ¹). Il est donc évident que ce pays babylonien et l'Arménie portaient également la dénomination de 'pays haut, - élevé'. Quant aux Assyriens, nous voyons que, dans la *Grande Inscription du palais de Khorsabad (l. 31)* du roi Sargon (722-705 av. J.-C.), Rouzas I^{er}, demeurant en Biana, par idéogramme est représenté comme *Ourto*u -*ai*, ce qui offre aussi l'idée d'*Accadou*-*ai*; six lignes plus bas, le même roi est, par des signes phonétiques, déclaré *Our-ar-ta-ai* 'Ourartien'. Par rapport à la configuration du sol, Accad et *Ourto*u (Ourartou) étaient tout à fait dissemblables. Nous penchons à dire que si les Accadiens avaient enveloppé sous un et même idéogramme les significations des deux pays, ils n'y étaient pas poussés, contrairement à la règle générale, par l'usage seul de la polyphonie de signes. Nous pensons que, ce faisant, leur but avait été de renouveler et de garder toujours dans leur esprit le souvenir de leur patrie primitive. C'étaient les Soumériens et les Accadiens qui avaient inventé l'écriture cunéiforme. Ils devaient exclure du signe qui représentait leur pays toute association avec un autre pays qui leur était tout à fait étranger; pourtant, ils ne l'ont pas exclu pour une raison majeure que nous nous expliquons aisément. Nous devons ajouter ici que dans le langage souméro-accadien il existe des éléments lexicographiques qui lui sont communs avec l'idiome ourartique et l'arménien classique.

3. D'après la *Stèle* (III, 56) de Šamsiramman IV, il y avait en Nâiri, et probablement dans la partie sud-est de ce pays,

¹ Eb. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, Giessen, 1878, pp. 29-30. Ce savant cunéiformiste attribue à la polyphonie seule des signes le fait que l'idéogramme susindiqué signifiait aussi bien l'Accad que l'Arménie. Voy. entre autres Sayce, *The Journal of the Roy. Asiatic Society*, t. XIV, p. 392. H. Pognon, *L'inscription de Bavian*, 1^{re} partie, p. 9, et 2^e partie, p. 118. Fr. Lenormant, *Les origines*, etc., 2^e édit., t. II, 1^{re} partie, p. 38 et suiv. H. Rawlinson, *Hérodote* de G. Rawlinson, t. IV, pp. 250-254.

un district nommé Singouri. A cette appellation correspondent celles de la ville de Singara et du fleuve Sangour, à l'est de la Mésopotamie ¹).

4. *Chaldéens*. C'est une dénomination foncièrement aryenne ou indo-européenne. La Bible nous la présente sous sa forme primitive, *Kasdi(m)*, la version des Septante *Χαλδαιοι*, la version arménienne *Kaldôašik*, la Vulgate *Chaldaei*. Les trois dernières ont des rapports étroits avec l'appellation *Haldi* figurant dans les inscriptions cunéiformes ourartiques; nous devons même dire que toutes les quatre ne font qu'une. — L'histoire ignore l'époque dans laquelle le peuple chaldéen ayant émigré dans les profondeurs de la Mésopotamie, s'était d'abord établi dans les voisinages du désert de l'Arabie et ensuite sur le littoral du golfe Persique ²). C'est un roi d'Assyrie, Assournaširabal, qui en 878 av. J.-C. mentionne tout le premier et d'une façon vague dans ses *Annales* (III, 24) la demeure de ces Chaldéens en disant: « la force de mes armes terrassa le pays de Kaldou ». Ce terme est la forme géographique des formes ethnographiques plus haut mentionnées; dans le *Prisme (Clan de Taylor)* (I, 27) de Sennachérib le même terme est employé comme pluriel et aussi comme forme ethnographique, un peu plus haut (I, 34) dans la même inscription le mot *Kaldi* étant une forme géographique, plus bas nous avons, au nombre singulier, la forme ethnographique *Kaldai*. C'est sur cette dernière forme que les Grecs, les Arméniens et les Latins ont dû former les leurs, que nous avons données plus haut; quant aux Hébreux, ils ont écrit *Kasdi(m)*. Cette dernière dénomination, envisagée comme une simple appellation, qui, à l'occasion de la migration des Thérachites, se trouve présente dans les souvenirs des Israélites depuis le XVIII^e siècle, reparaît pour la seconde fois au VII^e siècle. Le prophète Isaïe (785-681 av. J.-C.) fait mention (XXIII, 13) des *Kasdi* (= Chaldéens) en disant que les Assyriens les établirent dans le désert: « Regarde le pays des *Kasdi(m)*; ce peuple n'existait pas jusqu'au jour où les Assyriens l'eurent

¹ Voir Sayce, *Transaction of the Society of Bibl. Archeol.*, t. VII, p. 292 et suiv., et Fr. Lenormant, *Les origines*, etc., 2^e édit., t. II, 2^e partie, p. 277, dans les notes. ² Ptolémée, V, xx, 3. Strabon, XVI, 1, 6, 8. III, 3. Pline, VI, 30. Méla, III, 8. Voyez aussi Eb. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 224, note. Idem, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 2^e édit., p. 353.

fondé pour ceux qui habitent le désert ». Ptolémée (V, xx, 3) connaissait une « Chaldée près du désert de l'Arabie », où se trouvaient primitivement ceux qui sous le nom de Chaldéens se rendirent maîtres de la Babylonie. Les Kasdi du passage ci-haut mentionné d'Isaïe devaient être les habitants du pays de Kaldu mentionné par Assournaşirabal; selon toutes les apparences, ce fut ce roi qui les en a tirés et les a établis sur le littoral du golfe Persique. — « Les Kaldâi (Chaldéens) occupèrent pour la première fois la Babylonie sous Mérodach-Baladan, l'an 722 av. J.-C., et depuis lors ils se constituèrent partie intégrante du peuple de ce pays » ¹). Cependant, à cause du pouvoir et de la force des rois de Ninive, ils ne réussirent pas, au début, à garder le pouvoir en Babylonie. Un siècle après, c'est-à-dire à partir des dernières années du VII^e siècle, la dénomination *Kasdi(m)* devint l'équivalent des noms de « Babylone » et des « Babyloniens ». C'est à cette époque que les Chaldéens s'étant définitivement emparés de la Babylonie, l'appelèrent de leur propre nom: Chaldée. Nabuchodonosor I^{er} lui-même, le plus célèbre parmi les rois de la Babylonie, est appelé « Chaldéen » dans Ezdra (V, 12). — Quelle était donc l'origine de ce peuple qui, s'étant ainsi emparé du pouvoir des Babyloniens, se rendit maître de l'antique Babylonie qui était d'abord touranienne et ensuite sémitique? Nous avons dit que le terme *Kasdi* signifie en idiome ourartique ' *Adorateurs-du-dieu-qui-donne-Lumière* '. Ce nom est purement et simplement aryen, et en particulier il est ourartique. Si l'histoire écrite garde le silence sur ces Kasdi méridionaux, la critique, appuyée sur la base de la science linguistico-historique, cherche ce qui est omis et caché, et elle le met au grand jour avec une parfaite sûreté. Au-dessus de la Mésopotamie il existait, depuis les temps immémorables, une grande nation, appelée Kasdi dans les temps les plus reculés, et Haldi à une époque relativement inférieure. Le doute n'est point permis que ce n'eût été de la nation et du pays de ces Kasdi septentrionaux que les *Kasdi(m)* (= Kaldâi, Χαλδαῖοι, Chaldaei, Kaldêaşik) de la Mésopotamie inférieure aient dû

¹ A. H. Sayce dans Georges Smith, *History of Babylonia*, 2^e édit. 1888, p. 92. Voy. la *Grande Inscr.* de Sargon, ll. 21, 121-122, 125, et J. Oppert, *Inscr. de Dour-Sarkayan*, p. 37. Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, 2^e édit., t. II, 2^e partie, p. 226.

émigrer dans la haute antiquité¹). — Sous ce rapport le point suivant est d'une importance capitale. En 514 av. J.-C. les Babyloniens s'étaient une seconde fois révoltés contre Darius I^{er} et avaient élevé sur le trône royal un nommé Araha, « fils de Haldita » qui disait: « Je suis Nabuchodonosor, fils de Nabounite ». Darius I^{er}, dans son *Inscription de Bisoutoun* (*rédaction perse*, III, 77-78; *rédaction médique*, III, 36) appelle Araha « Arminaën » c'est-à-dire originaire ou natif d'Armina. Cette expression de Darius devait certes avoir un but politique. Cependant, on est forcé de penser que, étant donnée la presque impossibilité pour un Arménien de réussir à monter sur le trône royal de Babylone, il faut tenir pour certain que l'expression de: « Araha fils de Haldita » et celle de: « Arminaën » impliquent une tradition concernant les rois proprement chaldéens de Babylone et la nation dominante par rapport à leur origine ethnique et à leur pays primitif, une tradition qui les montrait comme ayant émigré de l'Armina primitive. — Nous avons l'avantage de constater ici que la plupart des savants et exégètes tiennent pour certain que la race chaldéenne de la Babylone était originaire du septentrion et la placent tout d'abord au pied d'Ararat, dans les cours supérieurs du Tigre, de l'Euphrate et du Kour en Arménie²).

VI. *Les Aryens habitant dans le voisinage du Tigre.* A l'est de la Babylone et de l'Assyrie nous rencontrons les noms de deux pays, de deux villes et d'un peuple qui avaient leurs pareils dans Nâiri-Ourartou. Ils étaient:

1. Le pays de *Soubari*. Nous lisons dans la *Tablette synchronique* (I, 18-23) des Babyloniens et des Assyriens que «¹⁸ Du temps de Bel-nirari, roi d'Assyrie, Kourigalzou-le-Mineur *était* [roi de Kardouniaš³]. ¹⁹ Bel-nirari, roi d'Assyrie, à Sougagi... dans la partie supérieure du fleuve ²⁰ combattit avec lui, remporta sur lui une victoire; ses soldats... ²¹ son camp il emporta. Depuis la lande du pays de Soubari ²² jusqu'à Kardou-

¹ On ne sait pas si les Chaldéens avaient gardé leur idiome primitif arien, ou si, l'ayant abandonné, ils avaient adopté l'araméen sémitique. Dans le livre de Daniel (I, 4) on parle de la littérature et de la langue des Chaldéens comme si elles leur étaient propres, à eux seuls. ² Voy. Ernest Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 5^e édit., pp. 31-32. G. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples d'Orient*, 4^e édit., p. 137. ³ La partie centrale de la Babylone où était la ville de Babylone.

niaš ils partagèrent *les terres* en deux, divisèrent ²³ le territoire, fixèrent les limites ». Ces paroles, surtout les dernières, démontrent clairement que, sous Bel-nirari (env. 1390-1370 av. J.-C.), le Soubari susmentionné était un district plus ou moins étendu, à l'est des deux royaumes susindiqués ¹). Ceci est confirmé par l'inscription de la *Tablette de pierre (recto, 1-5)* d'Adadnirari ²) I^{er} (env. 1350-1330 av. J.-C.), dans laquelle il est dit qu'« ¹ Adadnirari... ³... fonda à nouveau les villes tombées ⁴ des hommes des pays des Kašši, de Quti, de Louloumi ⁵ et de Soubari ». Or, les trois premiers de ces pays étaient sûrement situés à l'est de l'Assyrie; et comme le nom de Soubari accompagne sans aucune interruption ceux des trois autres pays, ce pays de Soubari, à en juger de l'ordre des mentions, devait être situé dans la même contrée et au sud des trois premiers pays. — Cependant, le *Prisme* (II, 89) de Tiglath-Piléser I^{er}, les *Annales* (III, 120) et l'inscription *Standard* (l. 7) d'Assournaširabal, par la dénomination de Soubari, nous désignent la Sophène de l'Arménie ³) dans sa médiocre étendue primitive. L'inscription susmentionnée de Tiglath-Piléser I^{er} porte dans deux endroits (III, 1, 3) les variantes *Soubarti*. — S'il est nécessaire d'affirmer que la dénomination de Soubari était transportée de l'une des deux contrées dans l'autre par des émigrés, nous n'hésitons pas à dire qu'elle devait l'être de Soubari de Nâiri, comme nous voyons que pareils événements s'étaient produits pour d'autres pays étrangers.

2. *Zamoua*. Il existait un pays de ce nom au sud-est de l'Assyrie selon qu'il est mentionné dans les *Annales* (II, 24, 46, 51,

¹ Quelques savants ayant identifié la dénomination de Soubari à celle de Sophène, ont donné à Soubari de la *Tablette synchronique* l'extension à commencer de la Sophène jusqu'à Babylone. Cette considération n'aurait pas dû avoir lieu; car la division d'un pays si étendu n'était pas pratique, et Bel-nirari, qui était le vainqueur, n'aurait pas abandonné au vaincu un lot si avantageux. D'un autre côté, le pays de Soubari susénoncé était un district de la Babylonie, comme nous le montrent les paroles mêmes de la tablette. Les Babyloniens ne se rendirent jamais maîtres des régions supérieures de la Mésopotamie. ² Quelques cunéiformistes lisent ce nom *Rammannirari*, ce qui n'est pas considéré comme correct. ³ La Sophène des anciens temps n'avait pas toute l'étendue de celle des temps récents, où elle se divisait en trois circonscriptions; la première occupait le territoire de l'antique Soubari; la seconde, appelée Grande-Sophène, à l'ouest de la première, était l'antique Supri; la troisième, à l'est, se nommait la Sophène de Schahoumi.

61, 78, 80, 84. III, 134) d'Assournaširabal. Ce roi dit « II, ⁵¹ Pour la troisième fois je marchai contre Zamoua;... le Zab ⁵² inférieur je traversai, ... je m'approchai du pied du mont Simaki... ⁵⁴ ... je traversai le fleuve Tournat ¹)... ⁶¹ je m'approchai de Zamri, ville royale d'Amika le zamouaën ». Ainsi, ce Zamoua, qui était au delà du Zab inférieur et du Tournat, était situé au delà du canton de Garamée, au sud d'Assyrie. Il n'est pas improbable que la bourgade Saomar de nos jours eût été le chef-lieu de Zamoua susmentionné. — D'un autre côté, nous voyons que Salmanasar II fait mention, dans son *Obélisque de Nimroud* (l. 50) et dans l'inscription des *Portes de Balawat* (II, 2), d'un pays de Zamoua et d'une mer avec cette dénomination. Le pays était le canton arménien Tambér, situé au sud-ouest de la mer Kapoutan, au nord-est de l'Assyrie.

3. *Susiane*. D'après Ptolémée (VI, III, 4, 5), parmi les villes de ce pays il y en avait deux, dont l'une se nommait Arakka et l'autre Sâura. Le nom de la première doit être identifié avec celui du fleuve Araxe de l'Arménie, et celui de la seconde avec le nom du pays ourartique de Sâ'ura et Soura. Minuas I^{er}, dans sa 4^{me} *inscription de constructions religieuses* (l. 5) s'appelle « roi (pays) de Sâ'ura ». Ce pays était probablement un canton situé au midi de la Gordyène.

4. *Kassu, Kassî* ²). Nous lisons dans les documents cunéiformes babyloniens et assyriens que, plus de 2400 ans av. J.-C., un peuple nommé *Kassu* et *Kassî* s'était rendu maître de Babylone. Karâintas, un roi de ce peuple, dans son *Inscription votive* (recueil de H. Rawlinson, t. IV, 38, n° 3), se nomme roi des Kassu. Nous voyons entre autres que Sennachérib (705-682 av. J.-C.), selon son inscription de *Prisme (Cylindre de Taylor, I, 63-II, 7)*, avait fait une expédition militaire contre le pays des Kassî, qu'il nous décrit comme une région escarpée et de difficile accès. Le peuple de ce pays habitait une contrée entre la Médie et la Babylonie, au nord de la Susiane et sur le mont Zagros ³). Les écrivains occidentaux font mention du peuple des Kassî en l'appelant Cosséens et Cusséens ⁴). Diodore de Sicile

¹ Le Δ:ζλας des écrivains grecs et le Diala moderne, au sud de Ninive.

² Ou bien *Kaššu, Kašši*. ³ Voy. particulièrement Eb. Schrader *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 176. ⁴ Il est très probable que les Κωσοί mentionnés par Denys le Périégète (ll. 1014/15) étaient ces mêmes Cosséens dont parlent Polybe, V, 44, Diodore de Sicile, XIX, 19, Strabon, XI, XII,

(XVII, 111) rapporte l'expédition faite contre eux par Alexandre-le-Grand. — La forme primitive du nom de ce peuple, *Kassi* ou *Kassu* est la même que celle de la dénomination *Kasi* d'une population de Nâiri, à cela près que le sifflant *s* est double dans les premiers termes et l'élément *i* a aussi pris le son rond de *u*. Le mot *Kasi*, nous l'avons dit, signifie en langage ourartique: 'adorateurs-du-dieu-Lumière'. On peut bien diviser le mot *Kassu* en *Kas-* et *-su*; nous savons que le mot indo-européen *kas-* signifie 'lumière'; et nous comparons *-su* avec l'ourart. *su*, le sanscrit également *su* et l'anc. éranien *hu* 'faire; produire'. Ainsi, le mot *Kassi* nous donnera la signification de: 'adorateurs-de celui qui fait -la Lumière. Il paraît certain qu'un être divin nommé *Kassu* (= *Kaššu*) «était la divinité nationale des Cosséens»¹). A notre avis, celle-ci devait être le *Kas* (aussi bien que *Kasdis* = *Haldis*), le dieu suprême des peuples d'Ourartou. Nous voyons d'un autre côté que Sargon dit dans sa *Grande-Inscription du palais de Khorsabad* (l. 54): «l'impôt de Yanzou le nâirien... je reçus dans sa ville forte de Houbouskia»²). Celle-ci était la capitale d'un district nommé également Houbouskia, qui, très réduit après des siècles, porta postérieurement le nom de Goukan, dans la partie sud-est de la province de Basoropède. D'après les *Annales de l'Obélisque de Nimroud* (ll. 93-95, 112, 125) de Salmanasar II, le roi d'un district du pays des Cosséens s'appelait Yanzou. Or, le mot *yanzi* avait la signification de: 'roi' et était un titre royal³). M^r Fr. Delitzsch, le célèbre orientaliste allemand, dit avec raison que «le nom *Kasdim* a des rapports avec le nom de ce peuple *Kassu*»⁴). M^r le D^r Fritz Hommel, dans un endroit de son chef-d'œuvre, penche à dire que le langage des Cosséens avait une proche parenté avec l'idiome des inscriptions cunéiformes ourartiques⁵), et dans un autre endroit il affirme que «le langage cosséen ne peut relever d'un autre groupe d'idiomes que de l'alarodien»⁶). — De tout cela il résulte que le peuple des Cosséens ou des *Kassu* = *Kassi* aussi avait émigré de l'Arménie et précisément du sud-ouest de ce pays.

4. XIII, 6. XVI, I, 17, 18. Pline, VI, 31. Ptolémée, VI, III, 3. Arrien, *Indic.*, 40; *Anab.*, VII, 15. ¹ Voy. Fr. Delitzsch, *Die Sprache der Kossäer*, Leipzig, 1884, p. 29. ² Voy. aussi les *Annales* de Sargon, ll. 78, 121-122, et Botta, 77, 4. 146, 18. ³ Fr. Delitzsch, *Ibid.*, 25, 32. ⁴ *Ibid.*, p. 61. ⁵ Fr. Hommel, *Geschichte Babylonien und Assyriens*, 1885, p. 7. ⁶ *Ibid.*, p. 276

VII. *Les Aryas*¹). C'est ainsi que se nommaient le peuple de l'Éran et celui des Indes qui, par le sang et le langage, étaient parents avec les nations japhétiques des autres contrées de l'Asie comme aussi de l'Europe. Ces deux peuples ayant vécu ensemble comme une seule famille et dans un même endroit dans le séjour primitif des nations indo-européennes, en émigrèrent aussi comme un seul peuple et une seule nation, et ils se séparèrent ensuite sur le territoire de l'Éran. Les siècles de la vie qu'ils passèrent en commun s'appellent *période aryenne*. Nous devons parler séparément et avec détail des traditions ou des réminiscences de ces deux nations sur leur séjour primitif.

1. *Les Éraniens*. Les Aryas du pays qui s'étendait des monts médiques, à l'est de la mer Kapoutan, vers l'Orient et jusqu'aux limites orientales de la Bactrie et depuis le golfe Persique vers le nord-est jusqu'au fleuve Polytimétos (Zéréfschan) et même jusqu'à l'Iaxarte, savaient fort bien qu'ils y avaient immigré en y venant d'un autre pays. Ils avaient la connaissance d'un pays nommé *Âiryana-Vaêja*, 'Contrée-des Bienheureux', pays créé par Ahura-Mazda dans une condition superbe; et ils ajoutaient que le génie du mal, l'ennemi d'Ahura-Mazda, avait fait régner sur l'*Âiryana-Vaêja* un long et rigide hiver et avait rempli de serpents et d'autres animaux nuisibles les eaux du fleuve *Dâitya*. Tel est le rapport d'Avesta, le livre sacré des Éraniens, que les peuples bactrien, aryo-mède et perse avaient en grand respect²). Les paroles susmentionnées démontrent clairement que, à l'époque où ce livre sacré venait d'être graduellement composé, les peuples éraniens avaient depuis longtemps quitté le lieu de leur demeure primitive, qu'ils se représentaient dans l'esprit comme un paradis terrestre. Bien que des récits fabuleux eussent commencé à régner parmi eux sur l'*Âiryana-Vaêja*, toutefois certaines traditions ou des traces de traditions assez précises, des noms géographiques et ceux de

¹ Le mot *ârya* signifie en langages sanscrit et anc. éranien: 'vénéralable', tout comme l'arm. cl. *argoy*. ² Le *Minokhirêd*, autre livre sacré des Éraniens, qui est écrit au vi^e siècle apr. J.-C., répète les mêmes paroles tout en y ajoutant, d'après le *Vendidâd* (I, 6 et suiv.), que dans l'*Âiryana-Vaêja* l'hiver a une durée de dix mois, et l'été n'y dure que deux mois, que même en été l'eau, la terre et les plantes y sont froides (*Minokh.*, XLIV, 17 et suiv.).

certaines divinités et les attributs de celles-ci démontrent que l'Âiryana-Vaêja était, pour les Éraniens, dans la partie orientale de l'Arménie, lieu de leur séjour primitif.

D'après le Bundéhesch (LXXIX, 11), autre livre religieux écrit dans les premiers temps des Sassanides, Zarathoustra ¹⁾, le fondateur de la religion mazdéenne, avait commencé de faire ses prédications religieuses dans l'Âiryana-Vaêja même. Ainsi, c'est le pays des bienheureux qui avait été le théâtre de ses débuts de prédicateur et d'envoyé céleste. Il va donc de soi que « suivant l'avis des disciples de l'Avesta, nous devons envisager la patrie de Zarathoustra comme étant dans l'Âiryana-Vaêja »²⁾. Lorsque Zarathoustra quittait son pays natal, il se dirigea vers le grand fleuve nommé Dâitya. De l'ensemble d'idées de cet ordre on conjecture avec une assurance suffisante que le Dâitya du Bundéhesch (XX) et le Dhénuga des Aryas-Hindous étaient le Kour de l'Arménie. D'après l'Avesta, les eaux du fleuve Dâitya étaient pleines de serpents; au rapport de Plutarque (*Pompée*, XXXVI), dans les parties basses du Kour et dans le voisinage de la mer Caspienne il existait un grand nombre de serpents venimeux. Il est donc très probable que ce récit éranien faisait allusion aux régions inférieures du Kour, surtout parce que, selon la légende, Zarathoustra avant de traverser le Dâitya se trouvait dans l'Âiryana-Vaêja. Or, dans la haute antiquité le pays des Caspiens occupait le littoral occidental de la mer homonyme avec une largeur assez considérable; aussi, il embrassait le cours inférieur du Kour et s'étendait jusqu'au mont Caucase. D'après Ératosthène (*ap. Strab.* XI, II, 15) « les indigènes ne donnaient au mont Caucase d'autre nom que celui de Caspius, dérivé apparemment du nom même de la nation des Caspiens ». Nous avons vu que le peuple des Caspiens faisait partie intégrante de la famille naïro-arménienne. L'histoire, loin de reconnaître à la race caspienne une condition politique indépendante, nous le montre sous le pouvoir des souverains de l'Arménie; c'est ce qui résulte de toutes les données réellement historiques que nous trouvons chez les auteurs dignes de foi et ayant une parfaite connaissance des choses.

D'après la légende, lorsque Zarathoustra, suivi de ses fidèles,

¹ Zoroastre selon les écrivains occidentaux et Zradašt selon les auteurs arméniens. ² Fr. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 693.

quittait l'Âiryana-Vaêja, il arrivait au bord d'une mer, qui se sépara en deux lorsqu'il étendit ses mains en faisant des prières; et les fidèles de Zarathoustra traversèrent la mer à pied sec. « Anquetil et Ménéant¹⁾ conjecturent que cette mer devait être le fleuve Araxe; ceci est assurément possible, d'autant plus que, en langages éraniens, les fleuves sont aussi appelés mers »²⁾. Quoiqu'on aperçoive dans les légendes éraniennes des écarts et variations relativement aux temps et à certaines localités, cependant il n'y est toujours question que de l'Âiryana-Vaêja, dont le site, d'une façon ou d'une autre, est indiqué à l'ouest de l'Éran. Le pays appelé Âiryana-Vaêja dans le Vendîdâd (I, 6 et suiv.) qui fait partie de l'Avesta « doit, selon Bundéhesch (XXV, XXX), se trouver au nord et près de l'Atropatène »³⁾. Yakouth et Aboulfédâ disent que « le lieu de la naissance de Zoroastre était la ville d'Ourmia »⁴⁾. Or, cette ville relevait de la catégorie de celles des peuples nâiro-arméniens. Bâtie sur le bord occidental de la mer Kapoutan, du côté méridional, elle était voisine de la ville d'Ardinis, consacrée à la divinité ourartique Ardinis, dieu-Soleil; et la mer est appelée par Salmanasar II (*Inscr. n° 12 chez Layard, I, 14-15*) « mer inférieure du pays de Nâiri ». Ainsi, on est obligé de reconnaître que, en présence des différentes idées qui régnaient parmi les Éraniens, l'Âiryana-Vaêja, le séjour primitif des peuples éraniens et le lieu de la naissance de Zarathoustra, se trouvait dans la partie orientale de l'Arménie⁵⁾. Et c'est l'essentiel.

Suivant l'opinion de quelques érudits, le mot *Âiryana* avait pris, à une basse époque, la forme d'« Arran » avec sa signi-

¹ Anquetil-Duperron (1731-1805) était né à Paris; il découvrit dans les Indes l'Avesta, le livre sacré des Mazdéens, et fut le premier à le traduire; ce livre ne fut connu dans le monde savant que l'an 1771. Joachim Ménéant, né à Cherbourg, en 1820, était un orientaliste comme Anquetil. ² Fr. Spiegel, *Éran. Alterth.*, t. I, p. 694. ³ *Ibid.*, p. 212. ⁴ *Ibid.*, p. 684. ⁵ Les phrases: « Ragha, ville de Zarathoustra » et « la Ragha de Zarathoustra » figurant dans le *Yaçna*, XIX, 18, 50, furent interprétées par quelques savants comme « la ville natale de Zarathoustra »; cette ville fut identifiée par eux à celle de Rhages ou Rhagie de la Médie. Les phrases vagues susénoncées se prêtent à l'équivoque et, par conséquent, elles sont susceptibles de différentes interprétations. Le chef des Mages qui résidait dans cette ville se donnait la qualité de successeur de Zarathoustra. Ainsi, il est manifeste qu'elle était simplement la ville principale où l'activité et la carrière purement religieuses du grand prophète des Éraniens s'étaient produites.

fication géographique ¹). Nous voulons bien admettre que certains géographes du moyen âge aient dénommé Arran tout l'espace du pays qui s'étendait de l'Atropatène jusqu'à Tiflis. Cependant, cette manière de dire est loin d'annuler la phrase du Bundéshesh (LXX, 8) qui dit: « l'Âiryana-Vaêja est près d'Atropatène ». Il faut envisager l'Arran au point de vue géographique et l'Âiryana-Vaêja au point de vue géographique aussi bien que religieux. Dans ces deux conditions il n'y a rien d'essentiel qui soit exclusivement propre à l'une d'elles, et les mots ci-haut mentionnés du Bundéshesh ne sauraient donner lieu à quelque objection sérieuse.

Nous mettons fin à cette partie de nos considérations en récapitulant rapidement les points principaux. Comme Zarathoustra était entré en Éran du côté du nord-ouest en y allant de l'Âiryana-Vaêja, et le pays situé près d'Atropatène était Âiryana-Vaêja, il s'ensuit que le séjour primitif des peuples éraniens était dans l'extrême partie orientale de l'Arménie.

Nous devons maintenant mentionner les noms des fleuves arméniens que les populations éraniennes, arrivées au terme de leur migration, avaient imposés à une mer et à quelques fleuves de leur nouvelle patrie. Nous avons dit précédemment que, d'après le Pseudo-Plutarque, le nom primitif de l'Araxe était Halmos. Nous trouvons au sud de l'Éran, et précisément au nord-ouest de Béloutchistan, une « mer appelée Hâmoun » ²). Bien que celle-ci ne soit pas précisément ni mer, ni même fleuve, mais bien une très vaste lagune, toutefois, comme dans les dialectes éraniens un fleuve est aussi appelé mer, il n'est pas étonnant que les Éraniens aient donné à une lagune le nom d'un fleuve. — Le nom de l'Araxe arménien est aussi imposé à l'Iaxarte ³), appelé par Hérodote (I, 201, 205 etc.) et Strabon (XI, VIII, 6) Araxès et Iaxarte par Ptolémée (VI, XII, 1, 3, 4, 5). Aristobule (*ap.* Arrian., *Anabase*, III, xxx, 7) dit que les indigènes le nommaient Iaxarte. Ce fleuve portait donc deux noms. — « Il est connu que les Perses du moyen âge appelaient Arang le fleuve Oxus » ⁴). Il y a assonance entre le nom d'Arang et

¹ De Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 52, et Fr. Spiegel, *Die arische Periode*, p. 124. ² Voy. Fr. Spiegel, *Erân. Alterth.*, t. I, pp. 30, 37. ³ Le moderne Sir-Darya. Hérodote (I. 202) confond parfois l'Araxe arménien avec celui de l'Éran. ⁴ L'Amou-Darya moderne. Brunnerhofer, *Vom Pontus bis zum Indus*, 1890, p. 124.

le nom de l'Arañha avestique. Il paraît probable qu'il y eut un temps où l'Oxus aussi porta le nom d'Araxe. — D'après Strabon (XV, III, 6), en Perse « près de Persopolis Alexandre franchit l'Araxe; et, suivant Diodore de Sicile (XVII, LXIX, 2), en Perse « Alexandre jeta un pont sur l'Araxe ». — Nous voyons que le Kour, ce grand fleuve de l'Arménie, n'occupait pas une moindre place dans les souvenirs des Aryas-Éraniens. Selon l'Avesta (*Vend.*, I, 3-4), l'Àiryana-Vaêja était le pays du Dâitya le béni. Nous avons dit plus haut que le fleuve Dâitya devait être le Kour de l'Arménie. Le nom de ce dernier fleuve devint aussi, par émigration, celui d'une rivière d'Éran qui, très probablement, s'appela ensuite Polytimète (Zérefschan)¹. — Ptolémée (VI, XI, 8) mentionne une ville nommée Kouriandra parmi quelques autres qui étaient situées près de certains fleuves de la Bactrie. Il semble que cette ville avait pris son nom d'un fleuve nommé Kour en Bactrie. — « Le nom du fleuve Rasa des Indiens est le même que celui du fleuve mythique Rangha qui, chez les Éraniens, était considéré comme situé à l'extrémité de la terre »². Selon l'Avesta (*Yesht*, X, 104), le Rangha est « dans les steppes ». C'était dans les voisinages de ce fleuve que l'Athwyen Thraetaona, le Hroudén de Moïse de Khorène, avait brillé par ses glorieux exploits. Ce héros éranien était le dieu Atbinis de l'inscription cunéiforme ourartique d'*Ordonnement de Sacrifices* (notre n° 42, ll. 8/42); d'un autre côté, de même que la dénomination de Rasâ, de même celle de Rangha devait être le nom émigré de la rivière 'Rah de la province royale d'Ararat³. — En Éran il existait une Eau nommée Frâzdânou ou Frâzdâna, mentionnée dans l'Avesta (*Yesht*, V, 108). D'après le Bundéhesch (XXII, 18), la mer Frâzdânavâ était dans le Ségestan. Frâzdâna ou Frâzdânavâ était probablement une rivière qui devait être située au nord de l'Éran⁴). Moïse de Khorène (I, 12. II, 11) fait mention d'une rivière du nom de Hrazdan,

¹ Voy. Geiger *Ostiranische Kultur*, 1882, p. 32, où l'auteur identifie le Dâitya avec le Zérefschan. ² Fr. Spiegel, *Erân. Alterth.*, t. I, p. 443.

³ Voy. plus bas Rasâ='Rah. ⁴ Geiger, *ibid.*, p. 108. F. Justi dit dans le vocabulaire du Bundéhesch (p. 195) que *frâsdan* était le nom d'une mer située en Ségestan et l'identifie à l'*Ab-istadeh* moderne, au sud de Ghazna. Voy. West, *Pahlavi Texts*, t. I, p. 86, et H. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I Theil, I Abtheil., p. 48. D'après Fr. Spiegel, *Erân. Alterth.*, t. 1, p. 200, la Frâzdânavâ était la mer Hamoun en Ségestan.

qu'il faut chercher dans le canton des Varajnounik, dans la partie nord-nord-est du lac Thôspite. — Au rapport de Strabon (XV, III, 6), en Perse « il y a aussi le Cyrus (Kour) qui traverse toute la Cœlé-Perside et qui baigne l'enceinte de Pasargades. Le Cyrus est le même fleuve, de qui le fondateur de la monarchie persane emprunta le nom, ayant quitté, pour le prendre, le nom d'Agradate qu'il avait porté jusqu'alors... ». Le Koros de Denys le Périégète ¹) (l. 1073) et le Cyrus de son traducteur, Rufus Avienus (*Descriptio orbis terrae*, l. 1273) comme aussi le Cyrus-Koros d'Eustathe (*Comment.* au v. 1073) sont celui-là même qui est mentionné par Strabon. — La Médie aussi avait son fleuve Cyrus, mentionné par Ptolémée (VI, II, 1).

Devant maintenant parler des dénominations de pays et de villes, qui sont d'une très grande importance dans la question qui nous occupe, nous rencontrons les suivantes aussi bien en Arménie et principalement dans sa partie orientale que dans les différentes contrées de l'Éran. Au rapport d'Hérodote (III, 102), il existait un pays nommé Pactyique aux confins des Indes, par conséquent en Éran, et la ville de Caspatyre se trouvait probablement dans ce pays (Hérod., IV, 44). De nos jours, les Afghans se donnent l'appellation de *Bakhdoun* ²), qui est l'ethnique du terme « Pactyique ». Le même historien (III, 93) dans le nombre des peuples tributaires de l'empire des Achéménides fait mention d'un pays nommé Pactyique conjointement avec les Arméniens et les peuples voisins du Pont-Euxin. Ce dernier pays était la province de Pâytacaran des écrivains arméniens ³) du moyen âge, un nom par lequel on comprenait, selon toute apparence, du moins la partie nord du pays des Caspiens de l'Arménie, à l'ouest de la mer qui porte ce même nom ; le chef-lieu de ce pays était aussi appelé Pâytacaran ⁴). Ainsi, le nom de Pactyique d'Éran était d'origine caspio-arménienne. — A l'ouest d'Éran, au sud de la mer Caspienne, il y avait une population de Caspiens, éranisée sans doute, dont le territoire confinait à la Parthie. C'est dans ce territoire qu'étaient situées les Pyles-Caspiennes mentionnées par les écrivains grecs et latins. — Un district, dénommé Parsua (ou Barsua), s'étendait, du lit-

¹ Environ 20-90 apr. J.-C. ² Geiger, *ibid.*, p. 104. ³ Lazare de Pharbe, Élisée, Moïse de Khorène. ⁴ Faustus de Byzance, V, 14. Agathange, CXX, édit. de Venise, 1862, p. 628. Élisée, *Œuvres complètes*, édit. de Venise, 1859, p. 67.

toral méridional de la mer Kapoutan, vers l'est et le nord-est de cette mer. C'était un district relevant du pays de Nâiri ; car, dans une de ses inscriptions (*chez Layard n° 12, I, 14-15*), Salmanasar II appelle la mer susmentionnée « mer inférieure du pays de Nâiri ». Tout porte à croire que l'appellation de Pârsa, nom du pays de l'ancien peuple des Perses, avait émigré du district susmentionné de Parsua¹). Nous voyons, d'un autre côté, que le nom de la province arménienne de Tâyk, Τάιοι selon les écrivains grecs et *Taochi* d'après les auteurs latins, figurait aussi en Perse. Ptolémée (VI, iv, 3) n'ignorait pas qu'il y existait un district nommé Taokênê. Ce géographe (VI, iv, 7) et Arrien (*Indic.*, XXXIX, 3) nous y montrent aussi une ville (maritime) du nom de Taokê, qui devait être le chef-lieu dudit district. Avec les corrections rendues nécessaires, nous lisons dans Strabon (XV, III, 3) le nom de cette même ville, Taokê²), et un nom collectif, Taoki, chez Denys le Périégète (v. 1069) et dans les *Commentaires* (au v. 1069) d'Eustathe³), ces deux derniers nous montrant les Taoki comme une peuplade perse voisine de Pârsagades. D'un autre côté nous voyons que Strabon (XI, XIII, 3) connaissait en Perse l'existence des Kyrtiens. Nul doute que, comme cet auteur avoue lui-même, les Kyrtiens n'aient été une ancienne colonie des Gordyènes de l'Arménie, Arméniens eux-mêmes⁴). C'est ce que nous démontre l'espace des lieux trop étendu qui séparait la Gordyène de l'antique Perside. — D'après Ptolémée (VI, II, 10), il y avait en Médie une ville appelée Alouaka, et, selon le même géographe (VI, XX, 4), l'Arachosie avait une ville nommée Arbaka. Le prototype des noms de ces deux villes se trouve dans l'Albak et dans l'Arrapachite, noms d'un canton de la province arménienne de la Basoropède et d'un petit canton de la Gordyène, dont nous avons souvent parlé. — En Éran, dans la province de Harâiva, Arîa selon les écrivains

¹ Tel est aussi l'avis de Fr. Lenormant; voy. son ouvr. *Les origines*, etc., 2^e édit., t. II, I^{re} partie, pp. 526-527. ² Les manuscrits de cet auteur portent Ὠκην et Ὀκην, leçons corrigées comme ci-dessus par Casaubon. ³ C'est manifestement par erreur que les manuscrits de ces deux auteurs portent Ταοιοι; voy. à ce sujet les considérations de Ch. Müller dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, 1861, t. II, p. 169, notes. ⁴ Lorsque ce géographe fait mention (*ibid.*) des Kyrtiens d'Atropatène, il dit autant de ceux-ci que de certaines autres peuplades qu'ils y avaient immigré volontairement d'autres pays ». Cette immigration des Kyrtiens devait avoir eu lieu ou de l'Arménie ou bien de la Perse, par reflux, à une époque récente.

grecs, les Obariens, une tribu éranienne sans doute, occupaient une partie du territoire; ils sont mentionnés par Ptolémée (VI, XVII, 3). Il est très probable que cette peuplade était proche parente de la population du pays de Soubari en Nâiri-Arménie. Il semble que, entre la dénomination « *Obariens* » et celle de « *Soubari* », l'assonance ne soit pas l'effet d'un cas fortuit¹).

Il est incontestablement vrai qu'un parallélisme établi entre la religion ourartique et le zoroastrisme serait d'une grande importance pour la dilucidation et la confirmation de la question qui nous occupe. Nous croyons, cependant, que lorsque dans la partie mythologique nous parlerons des divinités d'un ordre commun à ces deux religions, le lecteur sera à même d'en former une juste idée.

Les arguments produits jusqu'ici sont d'un ordre tout positif. Lorsque le Vendîdâd (I, 6 et suiv.) et les Minokhirêd, ces livres sacrés du zoroastrisme, décrivent l'Âiryana-Vaêja comme un pays très froid, où l'été dure deux mois et l'hiver règne dix mois, sans doute ils mettent dans ce tableau des couleurs moitié réelles et moitié mythiques. Autrement, comment pourrait-on mettre d'accord les chapitres II^e et XIX^e du Vendîdâd avec les différents témoignages du Yesht, suivant lesquels l'Âiryana-Vaêja avait été le théâtre des actions d'un si grand nombre de dieux et de grands personnages, et où, d'après le Minokhirêd les hommes *mènent une vie heureuse* et vivent trois cents ans et les animaux la moitié de cette durée de temps. Il est certes contraire au bon sens que de dire qu'on pourrait passer en hiver la plus grande partie de l'année et considérer comme un bonheur les nombreux et graves désagréments que la mauvaise saison ferait fondre sur les hommes. Nous en passons bien d'autres. On est donc autorisé à dire que l'idée primitive, que les Éraniens devaient avoir de l'Âiryana-Vaêja, avait été corrompue et altérée dès les premiers âges avestiques. — La mention en ordre successif des pays éraniens, faite dans le I^{er} chapitre du Vendîdâd, ne nous autorise en aucune façon à en conclure que les Aryas-Éraniens et Hindous aient fait leur entrée dans l'Éran du côté nord ou nord-est de ce pays, et que l'Âiryana-Vaêja

¹ Il est difficile de savoir au juste quels rapports pouvaient exister entre la dénomination des « Matianiens » de la Sogdiane mentionnés par Pline (VI, 16) et celle des « Matianiens » de l'Arménie. Il nous semble, toutefois, que cette dernière s'était produite à une basse époque.

devait être situé au delà de ces contrées et de ces directions. Ainsi, tout archéologue qui se respecte doit mettre de côté pareils récits ou légendes mythiques et recourir principalement aux arguments géographiques et à ceux de parallélismes religieux et ethnographiques; il doit montrer par ces derniers moyens le site de l'Âiryana-Vaêja, qui avait été le berceau et le séjour primitif des Éraniens aussi bien que de reste des nations indo-européennes.

2. Les Aryas-Sanscrits et Éraniens ayant quitté ensemble leur séjour primitif, poursuivaient aussi ensemble leur chemin d'émigration, et voilà que les premiers de ces Aryas s'étaient déjà familiarisés, à l'est de la mer Caspienne, avec le nom d'un grand fleuve du pays, un nom que, dans un avenir plus ou moins éloigné, ils devaient donner dans leur demeure définitive à un grand fleuve. Nous voyons que Tacite (*Annales*, XI, 10) fait mention d'un « fleuve Sindès ¹) qui sépare les Dahas d'avec les Ariens ». Ce fleuve était le Gourgan qui, du côté d'est-sud-est, se jette dans la mer Caspienne. Les Dahas habitaient une partie du territoire à l'est de ladite mer, sur la rive droite du Gourgan et au nord de l'Hyrcanie ²). Ainsi, il est évident que les Aryas-Sanscrits ont, pendant leur migration, séjourné assez longtemps près du fleuve Sindès et, lorsqu'ensuite ils pénétrèrent dans les Indes, en mémoire des événements passés aux bords du Sindès, ils ont donné le nom de ce fleuve au plus grand fleuve du Pandjab. Le terme de Dásá, mentionné dans le Rig-Véda, ne peut qu'être identique au nom des Dahas. Étienne de Byzance donne à ce peuple le nom de Δάζα: au nominatif pluriel. Il paraît certain que les Aryas-Sanscrits ayant rencontré de la part des Dahas une résistance armée, ont employé le terme de Dásá tout d'abord comme le nom de leurs propres ennemis. Depuis lors, les Hindous comprenaient par le même terme ' l'esprit du mal, le mauvais génie ', ennemi du genre humain. Ces considérations sont autant de signes de la migration des Aryas-Hindous des régions occidentales de la mer Caspienne vers le sud-est. Mais, nous avons aussi le nom ethnographique de Dribhika mentionné dans le Rig-Véda :

¹ En sanscrit le mot *sindhu* signifie ' fleuve, cours d'eau '. ² Voy. Strabon, XI, vii, 1. viii, 2, ix, 2. Ptolémée, VII, x, 2.

Prêtres, celui-là qui tua Dribhika,
délivra la vache, ouvrit la prison,
l'Indra, qui dans l'air ressemble à l'ouragan,
couvrez de *soma*, comme d'une couverture, le cheval ¹⁾

Dribhika était les Derbiques connus des écrivains occidentaux ²⁾ qui, selon Strabon (XI, IX, 1) et Étienne de Byzance (*s. r.* Δερβίτζικαι), étaient les voisins des Hyrcaniens; par conséquent, ils habitaient à l'est de la mer Caspienne et près de Mâzendarân ³⁾. Chez Denys le Périégète (v. 738) les Derbiques sont nommés Derkébi et leur pays nous est indiqué comme situé « près des ondes Caspiennes » ⁴⁾. La situation du pays des Hyrcaniens et de celui des Derbiques, la conduite hostile manifestée par les Derbiques et les Dahas sont de sérieuses preuves que les Aryas-Hindous, loin d'être venus du nord et d'avoir franchi l'Oxus, ou bien loin d'être entrés en Éran en venant du nord-est et en franchissant l'Iaxarte et le Zérefschan, poursuivaient leur migration à travers le Mâzendarân ou par les régions méridionales de la mer Caspienne, migration qu'ils avaient entreprise dans un pays qui ne pouvait être trop éloigné de ces dernières contrées. Basé sur certaines données de quelques livres sacrés des Aryas-Hindous, un savant allemand affirme avec raison que « les Aryas Sanscrits des temps primitifs connurent la mer Caspienne » ⁵⁾.

Les régions du nord-ouest de la partie supérieure des Indes se trouvaient en possession d'une tribu aryo-sanscrite nommée Casyapa. Cette dénomination, comme nom propre d'homme, se rencontre en trois lieux dans le Rig-Véda ⁶⁾. Le nom ethnique « les Casyapas » est presque le même avec celui du peuple des Caspiens de l'Arménie; en langage sanscrit il signifie: ' *adorateurs-du-dieu-qui-habite-dans-la-Lumière* '. Il en résulte que les

¹⁾ D'après la traduction du professeur Roth, *Rig-Véda*, 2, 14, 3; voy. Geiger, *Ostiranische Kultur*, 1882, pp. 204-205. Le nom de Dribhika est rendu par Dribhira dans la traduction de A. Langlois, II, vi, 3, 2^e édit., p. 173. Voy. Brunnhofer *Ursitz der Indogermanen*, p. 16. ²⁾ A. Ludwig, *Der Rig-Véda*, t. III a, 1878, p. 207. ³⁾ Fr. Spiegel, *Erân. Atterth.*, t. II, p. 292. ⁴⁾ Ptolémée

(VI, x, 2), tout en donnant les deux noms au même peuple, place celui-ci « près du fleuve Oxus », qui se jetait autrefois dans la mer Caspienne. ⁵⁾ Voir H. Brunnhofer, *Iran und Turan*, Leipzig, 1889, pp. 7-9, 183-185 et *passim*. *Idem*, *Vom Pontus bis zum Indus*, 1890, pp. xx-xxii, 13, 73-83. *Idem*, *Vom Aral bis zur Gangâ*, p. 55. ⁶⁾ Sect. I^{re}, lect. VII, hymne v/99^e selon ordre, VII, I, xx/755, et VII, I, xxi/776; voy. Rig-Véda, traduit du sanscrit par A. Langlois, 2^e édit., pp. 101, 478, 479.

Casyapas par leur migration avaient emmené avec eux des régions septentrionales de l'ouest le nom des Caspiens, en partie modifié, qu'ils avaient gardé ensuite pendant de longs siècles dans leur patrie définitive¹). Entre ces deux termes extrêmes il existe aussi des points de continuité et de contact, d'où le point de départ de la migration se trahit de lui-même. Ainsi, « le Bundéhesch, le système de la religion zoroastrienne revifée sous les Sassanides, notifie (chap. X)² que ' le fleuve Casik court dans un vallon près de la ville de Tous; là on le nomme le fleuve Casp'... Le fleuve Casp, qui était près de Tous, est celui-là même qui court devant Meschlêd et Sarakhs, et qui dans les légendes concernant les héros a acquis de la renommée par les exploits du héros Sâm »³). C'était près des sources de ce fleuve qu'étaient situées les Pyles Caspiennes (qu'il ne faut pas confondre avec les Pyles homonymes du mont Caucase). L'auteur des *Chrestomathies du XI^e livre* de Strabon⁴) écrit que « la nation des Caspiens se divise en deux: l'une est à l'ouest des Cadusiens, près de la mer homonyme et du fleuve Cambysès; l'autre est voisine des Parthes; le Pyles Caspiennes sont situées dans le territoire de cette dernière ». Au sujet de ces Portes Denys le Périégète dit (v. 1039-1040): « au pied des Pyles Caspiennes habitent les Parthes belliqueux ». De son côté, Eustathe écrit (*Comment.* aux vv. 1034-1039): « Ces Pyles Caspiennes sont des montagnes, ou plutôt elles sont des rochers abrupts et creux qui servent de portes. Elles sont ainsi appelées du nom du peuple des Caspiens ou bien de celui de la mer Caspienne »⁵). Il est donc évident que ces Pyles étaient situées au sud-est de la mer Caspienne. — Ptolémée (VI, ix, 6) fait mention d'une ville nommé Casapê en Margiane, à l'est des Pyles Caspiennes d'Éran. Le chef-lieu de la Margiane était Merv. — La ville de Caspatyre mentionnée par Hérodote (III, 102. IV, 44) devait être située en Vaïkerta, c'est-à-dire dans l'Afghanistan moderne. Nul doute que cette ville n'ait été bâtie par une fraction de la race caspienne. — Les Casyapas et les autres Aryas-Hindous en général étaient descendus dans le bassin de l'Indus à travers la vallée de Caboul. — Il ne serait pas sans utilité de men-

¹ Voy. ici Brunnhofer, *Iran und Turan*, p. 169. ² Édit. Justi, p. 29.

³ Brunnhofer, *Iran und Turan*, 1889, p. 55. ⁴ Voy. dans les *Geogr. gr. min.*, édit. Müller-Didot, t. II, p. 598, n° 43. ⁵ *Ibid.*, pp. 168, 393.

tionner ici les Caspiréens et la ville de Caspire placés par Ptolémée (VII, I, 47, 49) en deçà du Gange. Nous n'hésitons pas à dire que les Caspiréens faisaient originairement partie du grand peuple des Caspiens, un peuple dont le séjour primitif et principal était dans la partie orientale de l'Arménie.

Nous avons constaté par des preuves géographiques et ethnographiques (et, en partie, linguistiques) que le berceau ou séjour primitif des Aryas-Hindous devait être en Arménie. A ces preuves il faut ajouter certains parallélismes de matières religieuses. Nous y trouvons surtout deux fleuves sacrés indiens, dont les homonymes se trouvent aussi dans la religion ourartique. Comme ils étaient deux fleuves réels des Indes, leurs noms devaient aussi être portés par deux fleuves de l'Arménie. Les Indiens avaient leurs fleuves sacrés nommés Nalini et Soukoumari, auxquels devaient correspondre le Nalâinis et le Zouzoumarus ourartiques. (Voy. p. 20). — A ceux-ci hâtons-nous d'ajouter les noms des fleuves simplement géographiques. Le fleuve Yamouna du Rig-Véda (V, II, XVII/534, l. 19)¹, portait certainement le nom primitif, Halmos, de l'Araxe arménien, un nom porté, comme nous l'avons vu plus haut, par une mer de l'Éran aussi. Le livre des hymnes sacrés des Aryas-Sanscrits fait mention de « la Rasâ d'une onde impétueuse » (Rig-Véda, I, VII, XVIII/112, l. 12)²; c'était le nom d'une rivière souvent répété dans le livre sacré. Le nom de Rasâ est identique à celui de la rivière 'Rah de la province d'Ararat. Koriun, un écrivain arménien du v^e siècle de l'ère chrétienne, dit dans la biographie de St. Mésrop que celui-ci « était arrivé... dans les limites de la Nouvelle-Ville³), en la province d'Âyrarat... Lorsqu'il fut à proximité de la ville royale, on en annonça la nouvelle au roi et au saint évêque⁴). Ces derniers quittèrent la ville pour aller au-devant de lui et le rencontrèrent au bord de la rivière 'Rah »⁵). Il est donc clair que cette rivière était sur la gauche du cours supérieur de l'Araxe. — D'après Ptolémée (VII, IV, 7, 8) « le Phase et le Gange coulent des montagnes appelées Galibes ». Celles-ci devaient être une partie de la chaîne d'Himalaya où se trouvent les sources du Gange; et

¹ Voy. ladite traduction de A. Langlois, p. 357. ² *Ibid.*, p. 110. ³ La capitale de l'Arménie, Vałaršapat, portait ce nom au V^e siècle apr. J.-C.

⁴ C'est-à-dire au patriarche Sahak. ⁵ Koriun, édit. de Venise, 1894, pp. 20-21.

bien qu'on puisse élever des doutes sur l'exacte situation du premier de ces deux fleuves, toujours est-il que, comme le Gange est un fleuve indien, il existait aussi aux Indes une rivière nommée Phase, et l'un et l'autre avaient leurs sources dans la même chaîne de montagnes. Or, on sait que la partie supérieure de l'Araxe de l'Arménie, et même son cours entier, s'appelaient Phasis ou Phase. — Maintenant, en passant des fleuves à la mer, nous voyons que le Mérour, le mont sacré des Hindous, situé au nord de l'Himalâya, était le séjour des dieux et s'appelaient aussi Kâylâsa. Cette montagne émergeait du milieu des eaux, et les Indiens en avaient l'idée d'une mer de montagne. L'Arménie, de son côté, avait un lac au sud du mont Niphate dans la province royale d'Ararat, appelé par Moïse de Khorène (II, 62) « mer de Gâylatou »¹). Il faut remarquer ici que cette mer était située au pied du mont vénéré Niphate et à proximité du Masis, montagne sacrée pour les Arméniens de toutes les époques, et que la mer de montagne Kâylâsa des Indiens se trouvait sur le Mérour, leur montagne sacrée. Le mont Mérour, ayant la signification de: ' qui possède un lac ', était la demeure des dieux, le lieu de l'origine des hommes et le point qui unissait le ciel à la terre.

Dans l'antiquité plus que dans les temps modernes les noms de personnes et de tribus devenaient ceux des districts et des pays, et, bien que rarement, les personnes prenaient les noms des districts et des pays. Dans les inscriptions cunéiformes assyriennes, la Sophène est appelée Soubari; la forme de ce terme est plus ancienne que celle de Şoupas, nom donné à la même province par un monument cunéiforme ourartique²). Or, dans quelques hymnes du Rig-Véda, Sobhari est le nom d'un poète sacré indien; mais nous avons deux hymnes (VI, I, VIII/639, 32 et VI, I, IX/640, 2, 8)³ où il est fait mention de: « fils⁴ de Sobhari ». Ces mots nous donnent l'idée de l'existence d'un clan ou d'une petite tribu Sobhari chez les Aryas-Sanscrits. D'un autre côté, le *Prisme* (I, 65. II, 91) de Tiglath-Piléser I^{er} appelle Pouroukouzzi le canton de Balahovit (Balabitène) au nord-est de Soubari. Nous retrouvons l'appellation de Pouroukouzzi aussi dans les chants sacrés des Aryas-Hindous. Le Rig-Véda (I, v,

¹ Voy. aussi sa *Géographie* dans le volume de ses Œuvres complètes, édit. de Venise, 1865, p. 611. — Voy. de même Ališan, *Âyrarat*, p. 7, a.

² Notre n^o 8, ll. 4, 10. ³ Voy la trad. de Langlois, pp. 412-413. ⁴ Au pluriel.

II/63, 7 et dans quelques autres hymnes)¹ fait mention d'un personnage nommé Pouroukoutsa qui était un prince de la dynastie solaire et jouissait des faveurs des dieux. Les dénominations de Sobhari = Soubari et de Pouroukoutsa = Pouroukouzzi ne pouvaient avoir leur origine que dans l'âge primitif aryen. S'il faut donc en venir à une conclusion, nous croyons très probable que les noms propres des personnes précitées étaient empruntés aux dénominations des deux pays arméniens susindiqués, sans exclure pourtant l'idée que les habitants de ces deux pays arméniens avaient été les descendants de deux ancêtres communs à eux et à une petite partie des Aryas-Hindous.

Ici une considération de la plus haute importance s'impose. Il a été prouvé par des arguments géographico-historiques que les peuples éraniens, dans leur émigration de l'Arménie, en avaient fait émigrer avec eux-mêmes les dénominations de certains fleuves, qu'ils avaient imposées à un certain nombre de grands ou petits cours d'eau, à une mer et à certaines villes de leur nouvelle patrie. Cette vérité n'est point susceptible d'être révoquée en doute. Or, cette même vérité est indissolublement liée à une autre, à savoir que les Aryas-Sanscrits, depuis le point de départ de leur émigration jusqu'à l'endroit et au jour de leur séparation d'avec les Aryas-Éraniens, ne formaient avec ces derniers qu'une seule nation, de sorte que l'idiome de l'Avesta et celui du Rig-Véda ne se distinguaient qu'en tant que deux dialectes parlés dans un seul peuple, au point que la strophe 8 du *Yasht* 10 du livre sacré des Éraniens offre l'apparence d'être entièrement composée dans l'idiome védique²). — Comment hésiter donc à admettre que les Aryas-Hindous et les Aryas-Éraniens, ensemble et à la fois, avaient eu l'Arménie pour leur séjour primitif? Si l'on admet donc que les Éraniens en avaient certainement émigré, il faut bien admettre également que les Hindous y avaient eu leur berceau.

Considérations linguistico-géographiques.

La plupart des savants ont localisé le berceau des nations aryennes un peu partout, en Asie comme en Europe, sans prendre en considération les conditions linguistiques locales des masses

¹ *Ibid.*, p. 81. ² Voy. Chr. Bartholomä, *Handbuch der altiranischen Dialecte, Introduction*. Brunnhofer, *Iran und Turan, Introduction*.

des nations aryennes qui, en Orient comme en Occident, *avaient le plus gardé dans leurs idiomes les formes primitives phonétiques aussi bien que lexicographiques et grammaticales*. C'était cependant une condition essentielle et fondamentale dans une matière si grave. Aussi bien, nous disons sous ce rapport que là fut le berceau des nations aryennes où leur idiome présente, sur une vaste échelle, une large et forte empreinte de l'aryanisme primitif, révélée dans les langages particuliers d'une suite ininterrompue de peuples aryens. Le résultat de cette recherche linguistico-géographique nous conduira nécessairement là où nous verrons un long et imposant enchaînement de trois grandes et vieilles nations qui nous offrent dans leurs langages ces mêmes formes primitives à des degrés des plus rapprochés. Ces nations sont : les Aryas-Hindous, les anciens Éraniens et les Arméniens, dont les monuments graphiques l'emportent, on peut le dire, sur ceux de toutes les autres nations aryennes d'Asie et surtout d'Europe. Il est vrai qu'en Europe ce furent les Lithuaniens et les Slaves-Lettonn qui eurent l'avantage de garder une partie notable des mêmes formes linguistiques ; mais ces deux petits peuples n'étaient que deux petits peuples et leurs idiomes ne nous présentent que deux minuscules échantillons, peuples et idiomes presque perdus au milieu d'autres nations aryennes d'Europe qui, bien qu'elles les entourent plus ou moins de près, sont assez loin de les évaluer dans leurs langages sous le rapport de la conservation des mêmes formes primitives philologiques et grammaticales.

Aussi, si on voulait localiser en n'importe quelle partie d'Europe le berceau ou le séjour primitif des nations aryennes, l'on serait réduit à l'impuissance d'expliquer comment l'immense majorité des nations européennes ont pu apporter dans leurs idiomes aryens, parents du lithuanien et du slave-letton, des modifications si nombreuses et si profondes dans le phonétique et des altérations grammaticales si étranges dans un milieu réputé leur berceau, dont elles faisaient partie, l'avoisinant immédiatement ou médiatement. Ce milieu lithuano-letton ayant dû être la source primordiale de l'idiome aryen en général, les langages européens du même genre, gravitant autour de lui, ne se seraient certes pas trouvés dans des conditions éminemment désavantageuses vis-à-vis du même milieu, de la même source, comme ils le sont en réalité au vu et au su des savants

linguistes. Si les deux langages susdits ont été à même de garder en grande partie les premières empreintes de l'idiome aryen du premier cycle, c'était dû, à n'en pas douter, à la ténacité des deux petits peuples susmentionnés à se renfermer dans leurs cercles restreints, tout en repoussant énergiquement les éléments étrangers, et grâce aux circonstances extraordinairement favorables et tout à fait particulières. En tout état de choses, ces deux langages occupaient deux sphères minuscules en face des nombreuses et larges surfaces des idiomes aryens des autres peuples d'Europe qui, tout en s'éloignant d'eux philologiquement, se différenciaient notablement entre eux-mêmes.

Cet état de choses, digne d'être pris en sérieuse considération, était en opposition directe avec celui que nous constatons chez les trois nations d'Asie plus haut mentionnées, c'est-à-dire trois sphères singulièrement étendus, où les idiomes des races allophyles étaient capables d'introduire, dans les langages primitifs de ces trois nations, des modifications profondes, tandis qu'ils ne firent que les effleurer un peu plus chez l'un et un peu moins chez l'autre. La raison en était, sans aucun doute, que l'un des idiomes de ces trois nations resta dans le territoire de leur origine même, et les deux autres, *qui n'en faisaient qu'un lors de la séparation*, s'en éloignèrent et, avec le temps, se constituèrent comme deux anneaux, l'un immédiatement et l'autre médiatement attachés à l'original premier; chacun d'eux pouvait certes et même devait, avec le temps, se modifier un peu plus ou un peu moins que les deux autres. L'anneau original ne pouvait être ni en Éran ni surtout dans les Indes; car, on le sait déjà, les anciens Éraniens et les Aryas-Hindous y avaient respectivement immigré après avoir quitté l'Arménie et les avaient occupés en qualité de conquérants, comme leurs traditions historiques ou religieuses mêmes nous le disent hautement et clairement.

Quant aux Arméniens, aucun récit réellement historique ni une tradition nationale véridique ne nous les montrent point comme un peuple émigré d'une autre contrée et envahissant le vaste pays qu'ils occupent de temps immémorial jusqu'aujourd'hui. — Nous avons vu et constaté par des arguments très satisfaisants que les Arméniens, loin d'être une colonie des Phrygiens, étaient un peuple, duquel ces derniers se détachèrent dans les mêmes conditions que les Hellènes.

Il va sans dire que c'était dans l'instinct religieux et dans le génie de traditionalisme fort et persévérant des trois nations asiatiques susdites, comme aussi en ce qu'elles se trouvaient, l'une plus que l'autre, au centre ou à proximité du milieu primitif de l'aryanisme si elles ne purent se soustraire facilement ou entièrement à l'influence du puissant souvenir dudit milieu. Il est vrai que le souvenir restait à demi voilé, mais sans la réalité de choses, pareil souvenir ne saurait être expliqué. L'instinct, le génie et le souvenir restèrent plus forts chez les Éraniens que chez les Hindous et les Arméniens.

Tout porte donc à croire que, même au point de vue linguistico-géographique, l'idiome primitif aryen avait eu l'Arménie pour son berceau ou milieu et centre originaire, de même que les nations aryennes ou indo-européennes avaient eu le même pays pour leur séjour primitif.

Mais nous avons sur ce sujet un autre argument qui trancherait net la question. En effet, jusqu'aujourd'hui les maîtres en ethnologie et en linguistique opinent ou penchent à admettre sans grande difficulté que les Sémites, du moins les Hébreux, les Arabes et les Araméens, avaient dû originairement habiter un même pays en contact avec les Aryens primitifs. De ce que nous allons dire sur ce sujet en indiquant, par des données positives, l'Arménie comme le pays d'origine de ces nations sémitiques, nous concluons que cette opinion ou demi-conviction doit recevoir l'honneur d'être érigée en une vérité certaine et réellement historique.

Tout ce qui précède et suit, loin de nous présenter en Europe le berceau ou le séjour primitif des nations aryennes comme aussi le pays d'origine de leur langue-mère, nous conduit d'une façon sérieusement convaincante à admettre sans aucune réserve que ce fut l'Asie et précisément le pays d'Ararat qui donna le jour aux nations aryo-japhétiques ou indo-européennes et même aux races sémitiques.

RÉSUMÉ

Nous avons passé jusqu'ici la revue d'un grand nombre de pays occupés par plusieurs nations. Arrivé à la fin de notre tâche si étendue et si difficile, lorsque nous jetons un regard sur le chemin parcouru, nous nous trouvons en mesure de

constater avec plaisir que, par le souvenir de quelques traditions précises ou vagues, mais surtout par la mémoire longtemps gardée vive d'un certain nombre de noms géographiques de fleuves tels qu'Araxe (= Halmos), Phase, Kour, Harpase, Mélas, Nalâinis, Zouzoumarus, 'Rah, Hrazdan et Téléboas, par le nom géographique de la Mer Gàylatou, par les noms géographiques des pays tels que Soubari, Pouroukouzzi, Asgouza (= Ascanie), Zamoua, Parsua, Milyade, Babanis, Arrapkha, Simgouri et Pactyque, et par les noms ethnographiques tels que les Kaldi et Haldi, les Caspiens, les Chalybes, les Kassi, les Liqiens, les Taochi, les Sélui et les Arméniens de Mauritanie, l'Inde, tout l'Éran, la Babylonie, la Susiane, les pays de Soubari, de Zamoua et des Cosséens (ces quatre derniers à l'est de la Babylonie et de l'Assyrie), la Syrie et la Mésopotamie syrienne, le nord-est du Caucase, le sud et le sud-est de la Scythie, la Colchide, le Pont, la Cappadoce, la Pamphylie et la Pisidie, la Lycie, la Phrygie, la Troade, l'une des bouches de l'Ister, la Mésie, la Thrace, l'Illyrie, la Dalmatie, la Macédoine, l'Épire, la Céphalénie, la Thessalie, la Béotie, l'Étolie, l'Élide, l'Arcadie, l'Espagne et la Mauritanie portent témoignage¹ réel et positif, devant le tribunal de la science historique aussi rigoureuse qu'impartiale que l'origine, le berceau et le séjour primitif des populations des pays et des localités respectifs, plus haut mentionnés, avaient été en Arménie. Les dénominations susénoncées, si nombreuses, loin d'être des hypothèses plus ou moins brillantes, sont autant d'arguments géographiques et ethnographiques, aussi réels que positifs, tendant à prouver victorieusement ce qu'elles révèlent, selon les exigences de la critique moderne¹).

¹ Les savants et érudits ne sont pas d'accord par rapport à la question du lieu de berceau ou de séjour primitif des nations aryennes. Chacun d'eux, ou peu s'en faut, suivant son propre point de vue, lui assigne le côté septentrional du haut plateau de Pamir, ou les régions voisines du Volga, ou bien la Sibérie, ou la Norvège, le centre de l'Europe, ou bien encore, ce qui rapproche de la vérité son auteur, les deux penchans du mont Caucase. Il y en a qui ne tirent pas de conséquences de la longue discussion, à laquelle ils se livrent faisant preuve d'une profonde érudition. Ceux qui ont écrit en faveur de l'Arménie, ce sont J. von Górrés, Frédéric Müller et Hermann Brunnhofer. Quant à nous, nous sommes convaincu que le système de recherches de noms émigrés des fleuves et des districts offrait seul une base solide dans cette question si débattue; d'un autre côté les arguments etno-